

L'IMMUABLE LENTEUR DE LA MATURATION DU PETIT ENFANT

Aldo Naouri
Séminaires psychanalytiques de Paris
Espace Reuilly, 21 rue Hénard, 75012 Paris
28 mars 2014

Avant de m'attaquer au sujet qui nous est proposé, j'aimerais faire quelques remarque préliminaires :

Quand Juan-David Nasio (JDN) m'a proposé de traiter de 'l'immuable lenteur de la maturation du petit enfant', je me suis senti accablé, littéralement accablé. Surtout devant le travail que cela représentait.

Je lui ai aussitôt fait part de mes réserves, en commençant par lui demander d'où avait pu lui venir ce titre à la formulation à tout le moins étrange.

Il m'a répondu l'avoir trouvé tel quel dans un de mes écrits. Il ne savait plus lequel. Mais moi non plus et encore moins dans quel contexte j'avais pu aligner ces mots.

Me sentant hésitant et manifestement soucieux d'obtenir ma collaboration, il m'a proposé, de traiter d'un autre sujet, « Le bébé est une personne » par exemple.

Il ne pouvait pas trouver de meilleur moyen pour me faire réagir et accepter mon pensum.

Parce que j'abhorre plus que je ne pourrais le dire ce « Le bébé est une personne ».

Je le lui ai dit.

Il m'a alors appris, en allant par la suite jusqu'à m'en donner la référence, que l'expression était de Winnicott¹. Et comme je n'ai jamais lu Winnicott, je suis allé y voir. Le contenu du chapitre n'a pu que me plaire parce qu'il rejoignait ce que je pensais moi-même lorsqu'il m'est arrivé d'écrire que « les deux premières années de la vie sont l'âge majeur de la métaphysique ».

Dans le chapitre en question, cette référence au terme de 'personne' intervient à deux reprises. La première fois dans le titre 'Le bébé en tant que personne' et une seconde fois en conclusion d'une longue observation « ce qui se passait nous a fait voir qu'il n'est pas seulement un corps. Il est une personne ». Je ne suis pas assez angliciste pour rapporter le texte français au

¹ D.W. Winnicott : L'enfant et sa famille, Petite bibliothèque Payot, p. 49 « Le bébé en tant que personne »

texte anglais et retrouver la nuance que la traduction efface. Mais j'ai en tête un précédent qui m'incline à la prudence : on a traduit *good enough* par *suffisamment bonne*. Or, il y a une sérieuse différence entre *suffisamment bonne* et *bonne suffisamment* plus fidèle à l'expression anglaise.

Passons, ou du moins revenons à la dent que j'ai dit avoir contre « Le bébé et une personne ».

J'ai assisté au cours de ma carrière aux méfaits produits par le syntagme figé qu'est devenu le titre d'un téléfilm qu'avait réalisé en 1984 le journaliste Bernard Martino. La société de 1984 n'était pas celle de l'après-guerre à laquelle s'adressait Winnicott dans ses entretiens de pédiatre à la BBC, et la télévision n'est pas la radio.

Je suis sûr que Bernard Martino n'imaginait pas à quel point son expression ferait florès. Reprise à l'envi pour un oui ou un non, elle est intervenue plus qu'on ne pourrait l'imaginer dans ce qu'on se plaît à désigner aujourd'hui comme 'l'évolution' de nos sociétés.

Car son contenu direct et coup de poing, à visée en principe informative, joue implicitement sur la culpabilité d'un public pratiquement accusé de méconnaître une évidence fondamentale aux conséquences cruciales. La reprise de l'antienne empêchant chacun de se demander comment il a réussi à se tirer d'affaire avec des parents qui n'avaient certainement pas conscience d'une telle donnée !

Ce que je reproche à ce syntagme dont je dis tant de mal, ce sont les méfaits qu'il a engendrés et dont j'ai été un témoin direct. C'est à dire

- d'avoir d'abord ouvert la voie à sa récupération par le marketing qui l'a constitué à bas bruit comme une formidable moteur de la consommation
- d'avoir ensuite enclenché un processus calamiteux qui a fini par mettre en place la pire maltraitance jamais infligée à l'enfant, celle que j'ai désignée sous le terme de "infantolatrie". Laquelle a pris un essor encore plus grand avec les émissions de Françoise Dolto et le ton prédicateur qu'il lui arrivait parfois de prendre
- et d'avoir enfin auguré, dans les modes de pensée de nos sociétés, ce qui fleurira par la suite comme l'érotisation de la victimologie.

Le tout ayant abouti à l'abandon de l'éducation puis à la réification de l'humain, qu'on tente de masquer sous l'appellation, aussi ronflante que vide, de « révolution anthropologique ».

Si j'insiste d'entrée de jeu sur l'abandon de l'éducation, c'est parce qu'il a profondément modifié nos sociétés dans la mesure où il a intéressé plusieurs générations successives. Principalement au sein du ventre mou de ces sociétés, c'est à dire les classes moyennes, formatées pour courir après les modes et les idées dites neuves. Les couches nanties et les couches pauvres de la population, situées aux deux extrêmes de la courbe de Gauss, ont en effet été préservées de cette dérive. Les couches nanties parce qu'elles n'écoutent que leur propre discours, et les couches pauvres parce que, moins soucieuses des modes hors de leur portée, elles restent souvent accrochées à leurs valeurs traditionnelles.

Voilà pourquoi vous ne m'entendrez donc pas traiter de « Le bébé est une personne ».

Mais vous ne perdez rien puisque j'ai appris qu'une des interventions de cette session lui est consacrée.

Je vais donc essayer de traiter de mon mieux de 'l'immuable lenteur de la maturation du petit enfant' dont je ne sais toujours pas comment ni quand j'ai pu l'écrire.

Ne vous attendez cependant pas à un exposé parfait et maîtrisé.

Car, bien que je l'aie beaucoup travaillé, ce texte m'a donné beaucoup plus de mal que je ne m'y attendais.

D'abord parce qu'il m'a contraint à condenser une approche longue et patiente qui, dans mes ouvrages, prend le temps d'exposer minutieusement la méthodologie et les arguments dont elle procède.

Ensuite, parce que demandé par un psychanalyste à destination d'un public au moins partiellement de psychanalystes, il m'a renvoyé à un épisode de ma propre analyse.

J'ai un jour déclaré sur le divan que j'avais pour projet de rester pédiatre et de faire de la patientèle de mon cabinet un terrain d'observation destiné à étudier le développement de l'enfant qui, tout en étant soumis aux contraintes de sa biologie, ne s'en trouvait pas moins trempé dans un bain de langage. Je me suis entendu répondre du fauteuil derrière moi, que Lacan avait signalé depuis déjà longtemps "qu'on ne pouvait rien tirer de l'observation directe du petit enfant" !

J'ai mis une dizaine d'années à lever l'inhibition induite par cette intervention !

Vous n'allez cependant pas m'entendre parler de psychanalyse. Ce qui permettra peut-être au collègue qui va traiter de « Le bébé est une personne », de

mettre mon hostilité au syntagme sur le fait – que j’assume – de ne pas être psychanalyste.

Vous allez m’entendre survoler, pêle-mêle, de la physiologie, de la biologie, de la linguistique, de la sociologie, de l’éthologie, de l’anthropologie, voire de la philosophie. Toutes choses intéressant l’économie du vivant. Une économie qui, dans les registres biologiques et physiologiques que j’évoque et qui datent de centaines de millions d’années, obéit à d’admirables automatismes, dont on peut déplorer qu’ils fassent cruellement défaut à une économie psychique dans laquelle ils n’ont pas encore eu le temps de même éclore.

La vie somatique, la *zoé* des Grecs, date en effet du moment de la mise en place de la reproduction sexuée, c’est à dire d’il y a environ un milliard d’années, alors que la *bios* des mêmes Grecs, qui inclut l’économie psychique, date, elle, d’à peine quelques dizaines de milliers d’années.

Or, ce que nous enseigne la *zoé* mérite qu’on y prête plus attention qu’on ne le fait.

Dans la mesure où elle montre que les automatismes qu’elle a installés ont tous une fonction mise au service de l’homéostasie, un concept élaboré par Claude Bernard et qui désigne cet équilibre qui définit la santé comme ‘le silence des organes’, selon l’expression de Canguilhem.

Et quel premier constat peut-on faire autour de cet équilibre ?

Que, jusque dans ses processus les plus intimes et les plus élémentaires, la vie est ponctuée par la mort.

Nos cellules, génétiquement programmées pour vivre, sont en effet également programmées pour mourir, afin que leur renouvellement, lui aussi programmé, soit sans relâche au service de la vie et puisse ne jamais l’excéder.

L’apoptose, comme on nomme ce phénomène, ne se manifeste au sein des populations cellulaires que d’une façon rigoureusement adaptées à leurs fonctions – encore une notion fondamentale.

Si les cellules de notre cornées ne vivent que 24 heures, c’est pour que leur transparence soit toujours parfaite ; si celles de nos muqueuses se renouvellent toutes les 48 heures, c’est pour éviter la prolifération des germes avec lesquels elles sont en contact, alors que nos cellules sanguines à l’abri dans les vaisseaux vivent, elles, entre 2 et 4 mois selon leur type.

Pour peu qu’au sein de cette programmation intervienne un facteur qui prétend suspendre la mort programmée, une sorte de refus de mourir d’une seule cellule, la sanction ne se fait pas attendre et c’est l’organisme tout entier qui mourra : cela s’appelle un cancer.

Là encore, les automatismes de la vie ont visé la perfection. Les oncologues nous enseignent en effet que chacun de nous fabrique 9 cancers tous les jours. Mais notre système immunitaire veille au grain et empêche leur développement.

Même s'il paraît critiquable de fleurir quelque peu la téléologie, cet enseignement n'est pas le seul qu'apporte la biologie. Elle montre de façon flagrante et qui ne souffre pas d'exception, que tout, chaque organe, chaque cellule, chaque hormone, chaque molécule est dotée d'une fonction toujours mise au service de la vie.

La lecture que je fais, pour ma part, de ces mécanismes physiologiques que je survole à peine, me semble trouver son exact pendant dans l'équilibre délicat toujours à l'œuvre de ce que la psychanalyse nomme pulsion de vie et pulsion de mort.

Et cela me paraît suffisamment pertinent pour tenir la suite de mon discours comme je vais le faire. Même si c'est avec mes mots et d'une manière parfois lapidaire et sans aucun doute insuffisamment ordonnée.

Permettez moi néanmoins, avant d'aller plus loin, de revenir un instant sur le titre qui a été choisi pour cette intervention.

Je ne m'arrêterai pas à ce qui a pu motiver son choix. Si vous voulez le savoir, il vous faudra interroger directement JDN.

Je m'arrêterai sur les mots qui le composent et dont chacun a son importance.

C'est pourquoi je vais les reprendre un à un, avec la définition qu'en donne le dictionnaire.

- Prenons le terme "Immuable" tout d'abord. Le Robert en dit : « qui reste identique à soi-même ; qui n'éprouve aucun changement » Je relève pour ma part l'usage que la définition fait du présent *reste, n'éprouve*, un présent que la grammaire dit d'état, un 'présent d'état' qui ignorerait délibérément le passé comme le futur. Nous serons amenés à voir, quand je traiterai de l'histoire de l'espèce, que de revenir au passé n'éclaire pas seulement le présent mais ouvre le futur.

- Pour le mot "Lenteur", il se définirait, selon la même source, comme : « Manque de promptitude, de rapidité, de vivacité. Là encore, je relève pour ma part l'usage de *Manque*. Voilà qui invite à poser la question de cette carence.

- Quant au mot "Maturation", il désignerait : « Ensemble des transformations ou phases successives par lesquelles passent les semences et les tissus qui les enveloppent depuis la fécondation de l'ovule jusqu'à la maturité de la graine – le mot maturité étant lui même défini comme "parvenu à son complet développement" ».

Ce qui me contraint à relever cette idée de *développement*, laquelle est complexe, ô combien, dans la mesure où, d'une part, elle entendrait aussi bien le développement biologique que physique, psychique, affectif et même intellectuel et que, d'autre part, du fait de la progressivité du processus elle

introduit la notion de temporalité à laquelle le terme de lenteur faisait déjà allusion.

- Reste “petit enfant”, enfin, pour lequel le dictionnaire ne donne aucune définition particulière et auquel il faudra en trouver une par le biais d’autres critères

Ce souci de définitions des termes laisserait-il entendre que je vais les traiter dans l’ordre de leur succession ?

Ce serait une aberration.

Car aborder d’emblée ‘l’immuabilité’, la ‘lenteur’ ou encore la ‘maturation’, reviendrait à devoir aborder ces termes comme autant de concepts, dont, bien évidemment, l’étendue dépasse de loin le champ restrictif qu’impose leurs interventions respectives dans ce titre.

Nous sommes de fait en présence d’une série de génitifs. Car toutes les notions contenues dans le titre concernent en effet d’abord et avant tout le ‘petit enfant’.

Ne soyez donc pas étonnés que je commence par traiter de ce que recouvre ce terme, le dernier du titre et dont j’ai dit que je ne lui avais pas trouvé de définition dans les dictionnaires usuels.

Petit enfant

C'est quoi un 'petit enfant' ?

Ce n'est évidemment pas un enfant petit, et pas plus en taille qu'en âge.

Mais est-ce un enfant de 8 mois, 2 ans, 20 mois, 3 ans ? Un enfant de 4 ou 5, voire de 6 ans et plus ?

C'est difficile à dire. Et le fait qu'on puisse intuitivement classer tous les enfants dont j'ai donné l'âge dans la catégorie 'petit enfant' n'est d'aucune aide et ne résout pas le problème.

D'autant que si les dictionnaires usuels n'en donnent pas de définition, les dictionnaires étymologiques ou médicaux n'en donnent pas non plus.

Alors ?

Le 'petit enfant' n'existerait pas ?

À moins qu'il se planque et qu'il ne faille aller le dénicher. Vous savez combien les enfants de tout âge adorent jouer à cache-cache !

Mais quelle direction prendre et comment procéder ?

L'embarras est d'autant plus important que la locution pose déjà, à elle seule, un problème de taille. Dans la mesure où elle inclut un terme dont l'ambiguïté n'est pas et n'a curieusement **jamais** été levée : le terme 'enfant'.

Parce que même si, opposé à la notion de 'adulte' il signe la différence générationnelle, ce terme qui dérive du latin *infans* n'en renvoie pas moins au sens de ce dernier, à savoir : 'qui ne parle pas'.

L'enfant, serait, *stricto sensu*, un humain qui 'ne parle pas'.

Comme la parole éclôt dès la seconde moitié de la deuxième année, l'enfant, *a fortiori* le petit enfant, serait-il alors celui qui n'aurait pas encore atteint cet âge-là ?

Bien sûr que non.

D'abord parce que l'enfant de cet âge-là, lui, est déjà inclus dans une catégorie qui le caractérise spécifiquement, celle de 'nourrisson', laquelle s'étend de la fin du premier mois jusqu'au deuxième anniversaire, âge auquel on estimait dans l'ancien temps qu'il n'était plus nécessaire de le nourrir au sein.

Ensuite parce qu'à 5, 7 ou 12 ans, bien que désigné encore comme 'enfant', cet enfant parle, parle bien et parfois même parle plusieurs langues.

Nous voilà du coup à être encore trempés dans le flou et devoir dépasser sinon rejeter le statut de la seule performance langagière.

Si nous nous demandons, cependant, pourquoi le langage s'obstine à user du mot 'enfant', malgré la charge étymologique qui le parasite, nous serions

contraints de faire appel à une notion d'un autre ordre que celui de la pure performance verbale.

Il semblerait alors que, même s'il use convenablement du langage parlé, l'enfant serait celui dont la parole n'aurait cependant pas le même statut, la même fiabilité ou la même valeur que celle de l'adulte.

L'enfant, qui pourtant parle, ne saurait pas en quelque sorte ce que « parler veut dire ». N'y a-t-il pas d'ailleurs que lui pour oser dire que « le roi est nu » ?

Le procès d'Outreau a, par exemple, démontré que la parole d'un enfant pouvait ne pas être crédible et qu'il pouvait même être dangereux de lui prêter plus de crédit qu'elle ne devrait en avoir.

En prenant ce dernier exemple, je ne suis évidemment pas en train de dire que la parole de l'adulte serait toujours sensée et crédible alors que celle de l'enfant ne le serait jamais.

Je ne dis rien de cela. Loin s'en faut, comme le démontrent deux savoureuses vignettes cliniques que j'ai précisément choisies l'une pour sa délicieuse expressivité l'autre pour son étonnante pertinence !

Jérôme 4 ans, est en présence d'adultes et d'autres enfants. Et le voilà qui reste longtemps en arrêt, fasciné sinon hypnotisé, par le décolleté de la maman de son copain. Il sort soudain de son silence et dit à la cantonade : « Oui, mais moi, mon zizi, il est tout seul ! ». Ce qui entraîne une hilarité générale à laquelle il finit par s'associer faute d'avoir compris ce que les adultes ont inféré de son propos.

Fabio, élève de maternelle, âgé d'à peine 3 ans et demi, déclare devant moi à sa mère

- *la maîtresse, elle a un masque*
- *tu veux dire qu'elle a des lunettes*
- *non, elle a un masque. Elle met ses lunettes par dessus le masque*
- *un masque de quoi ?*
- *un masque de maîtresse*
- *ah, bon ! Comment tu le sais ?*
- *elle met son masque pour venir à l'école. Le soir, quand elle rentre de l'école, elle enlève son masque.*
- *et alors ?*
- *alors, c'est un papa*

Ce qu'on peut avancer, c'est que même s'il parle, même s'il émet la vérité qui est la sienne, l'enfant le fait en dehors des codes dont use la communication verbale adulte – c'est pourquoi d'ailleurs le monde adulte adore rapporter ses propos dont il a fait des « mots d'enfant ».

Plus il est petit – ce qui reverrait au ‘petit enfant’ –, plus il est éloigné de ces codes adultes qu’il n’acquerra que sur un mode lent et très progressif.

Il arrive d’ailleurs qu’on finisse par lui donner concrètement acte de son acquisition.

C’est ce qui se passe dans les rituels adolescents des sociétés primitives ou, par exemple plus près de nous, dans la cérémonie hébraïque de la bar ou de la bat-mitsvah. À partir de 13 ans et 1 jour pour les garçons et de 12 ans et 1 jour pour les filles, les postulants à la cérémonie prononcent en public un texte de leur cru qu’ils ont longuement préparé. Ils sont alors déclarés adultes et désormais responsables de leurs propos comme de leurs pensées et de leurs actes.

Ce qui, après tout, ne serait pas sans rejoindre la définition que le bas latin a conféré au terme *infans* quand il l’a substitué aux termes *puer* et *puella*, ces termes du latin classique qui désignaient sans distinction les individus âgés de 0 à 14 ou 15 ans. Une tranche d’âge considérée de la même manière dans l’Égypte ancienne comme à Sparte et à laquelle étaient appliquées de strictes mesures éducatives.

Tout cela n’est pas pour simplifier ma recherche de définition !

Car s’il apparaît que l’enfant est cet individu qui, même au niveau de sa parole, n’a pas encore un statut d’adulte, que vais-je pouvoir faire de la notion ‘petit enfant’ ?

Je reviens à ma question : à quel niveau et à quel âge, vais-je placer le curseur ?

Et sur quels critères vais-je le faire ?

Si, mettant de côté les acceptions courantes, je me réfère aux définitions en cours en pédiatrie, je vais devoir les parcourir une à une et devoir ne pas m’étonner du flou dont elles-mêmes ne se sont toujours pas départies.

Prenons par exemple, le terme de nouveau-né qui, *infans* et tout petit, serait somme toute le meilleur représentant de la catégorie ‘petit enfant’.

En 1960, au cours de mes études, j’ai assisté au seul cours qui lui était consacré à l’époque. C’est d’ailleurs le patron de la chaire qui se le réservait. En nous déclarant d’emblée que le nouveau-né souffrait d’un défaut rédhibitoire : il n’avait t pas de définition ! Celle qui lui était encore appliquée était devenue obsolète, par la force des chose, et surtout totalement inappropriée. Elle avait été forgée par les accoucheurs du siècle précédent qui le qualifiaient comme « le produit nécessaire et inévitable de la salle de travail ». Estimant néanmoins qu’il faisait partie de leur champ de compétence, ils interdisait aux pédiatres de s’y intéresser. Si bien que cet entre-deux le faisait encore vivre comme un tube

digestif, absorbant du lait par la bouche et le restituant sous forme de selles par l'anus. On n'en savait donc pas grand chose et on attendait empiriquement qu'il émerge de cet état aux alentours du 3^{ème} mois.

Pour votre information – et je m'en souviens pour avoir vécu le bouleversement de l'époque – le nouveau-né n'a été admis comme objet d'étude, et la néonatalogie n'a pris son essor, qu'à la suite de la mort du nouveau-né de Jacqueline Kennedy ! Le fameux effet papillon !

Aujourd'hui, il y a des services entiers de néonatalogie, avec leurs spécialités respectives et l'appellation de 'nouveau-né' est réservée aux sujets dont l'âge va de la naissance à 1 mois.

Ça donne un repère, même si c'est artificiel.

Car à 1 mois et 1 jour, voilà notre sujet entré dans la catégorie 'nourrisson' dont j'ai parlé et qui va jusqu'à 24 mois.

En réalité et sur tous les plans, y compris biologique, physiologique et physiopathologique, il y a d'énormes différences entre un nouveau-né de 3 jours et un nouveau-né de 28 jours ou d'1 mois, entre un bébé de 2, 4 ou 7 mois et un autre de 18, 20 ou 24 mois – ceux que les détails intéressent peuvent aller consulter les dizaines de pages que j'ai consacrées à ces détails au chapitre 'Développement psychomoteur' d'un guide, *L'enfant bien portant*, que j'ai publié en 1993 et qui a été réédité à plusieurs reprises. C'est un guide à l'intention des jeunes parents mais dont la somme d'informations qu'il contient est telle qu'elle peut intéresser toute personne qui se sent concernée par le petit âge, qu'elle ait ou non des enfants.

Alors, comment nous, pédiatres, parlons-nous de ces âges intermédiaires, entre 1 et 24 mois, qui n'ont pas été étiquetés ? En spécifiant, tant c'est important, toujours le sexe et l'âge en premier : un garçon de 3 mois et demi ou de 5 mois, une fille de 4 ou de 7 mois, etc.

C'est au delà de 2 ans, que notre sujet rentre dans la catégorie 'enfant', sans aucune spécification, et devient brutalement 'grand enfant' au delà de 6 ans – et c'est vrai que quantité de choses changent alors dans sa personne.

Il le restera jusqu'à devenir 'pré-pubère', aux alentours de 10 ans, puis pubère, dès ses 12/14 ans et jusqu'à sa majorité légale, voire parfois au-delà, encore que le Conseil de l'Ordre des médecins et la Sécurité sociale en font un adulte dès l'âge de 16 ans.

Vais-je décider, au terme cette exploration sémantique, que le 'petit enfant' dont je suis invité à parler, serait un enfant de 6 ans et moins ? 3 ans par exemple ?

Sur quoi m'appuierais-je pour le faire ?

Si la maturation, dont je vais traiter plus loin, ne distingue pas les registres évolutifs qu'elle concerne, et n'exclue pas plus le physiologique que le psychique ou l'affectif, elle atteint sur le plan organique ce qui ressemble à un cours tranquille dès le milieu de la troisième année, alors qu'elle reste effervescente sur le plan psycho-affectif jusqu'à l'entrée dans l'âge dit "de raison" qui correspondrait à la fameuse période de latence.

Si bien que, moi, pédiatre clinicien et qui le suis resté jusqu'à mon départ à la retraite, je considérerai cette maturation bien avancée, dès lors que le petit enfant cesse d'investir ce qui se constate et se décrit comme sa 'toute puissance', abandonnant la position qu'il avait jusque-là, celle qui faisait de lui ce "pervers polymorphe" dont parle Freud.

Et j'insisterai donc pour définir ce 'petit enfant', comme le pervers polymorphe susceptible de renoncer, pour peu qu'on l'y aide, à le rester. Autrement dit, celui qui, ayant ou pas bénéficié d'une éducation de qualité, est en passe d'entrer dans la douloureuse phase œdipienne dont il incombera à son environnement, et à lui seul, de l'aider à s'extraire.

Dans mon expérience personnelle cela se situe vers la fin de la quatrième année et tout au plus au cours de la cinquième, à condition que ses parents, dont la vocation devrait toujours être celle de l'aider à progresser, ne l'aient pas freiné dans cette voie.

Maturation

Maintenant que j'ai défini – à peu près, et non sans mal ! – le petit enfant, je vais essayer de vous dire ce qu'il en est de sa maturation.

Ça ne va pas être plus simple.

Car voilà un terme qui, à lui seul, pourrait prendre le temps qui nous reste si nous devons circonscrire sa signification de la façon la plus minutieuse.

C'est bien beau, en effet, de caractériser la maturation, à la manière du dictionnaire, comme ce qui, par un processus de développement, fait passer des cellules sexuelles à la graine.

La notion de maturation devrait-elle dès lors ne plus concerner ce qui viendrait après que l'œuf se sera constitué à la suite de la pénétration du spermatozoïde dans l'ovule ?

La graine végétale elle-même, que le Robert prend pour base de sa définition, ne va-t-elle pas se développer à son tour pour aboutir à la fleur puis

au fruit dont on attendra qu'il soit mûr, que sa maturation soit achevée, pour le cueillir, tout en sachant qu'il est porteur de cellules sexuelles destinées à produire un nouveau cycle ?

Comment nommer les processus qui vont intervenir après la formation de l'œuf chez les animaux sexués dont fait partie l'humain? Et comment s'autoriserait-on à parler de la maturation du petit enfant si on devait restreindre le terme à la définition à tout le moins restrictive que j'ai retranscrite ?

On peut toujours croire devoir se rabattre sur la notion de **développement**.

Mais le développement désigne un processus en principe **incessant** même s'il passe par des étapes : étape de la graine, suivie par exemple de celle de la plante, qui précède celle de la fleur, après laquelle survient le fruit, auquel on applique la notion de maturité en le déclarant 'mur' parce qu'il est parvenu à la 'maturité' souhaitée par le consommateur. Une maturité qui ne suspend d'ailleurs pas le développement. Car le fruit est porteur de graines, lesquelles, etc.

Il semble que le mieux qu'on pourrait alors dire de **la maturation, c'est qu'elle serait un ensemble de processus dynamiques destinés à parvenir à une étape convenue, définie et repérable du développement.**

Ce qui nous conduit à reconnaître, comme incluses dans la notion de développement, aussi bien une idée d'espace qu'une idée de temps.

Je vous avais dit que ce n'était pas simple !

Et encore moins si on prend en considération **l'antonymie 'développement'/'enveloppement'** qui implique que le développement succéderait à la rupture de l'enveloppement.

Mais de quel enveloppement s'agit-il quand on parle du petit enfant ?

Celui bien évidemment qui a protégé le développement initial, c'est à dire celui de la cavité utérine.

Convenons donc, sans rentrer dans les considérations de sous-limitations qui intéressent les seuls spécialistes, que le petit enfant auquel nous nous intéressons a connu deux grandes phases successives de développement, une **phase intra-utérine** et une **phase extra-utérine**, l'une et l'autre inscrites dans un temps objectif vectorisé qui exclut tout retour en arrière.

Si l'inscription de ces deux phases dans le temps est strictement identique – une grossesse dure généralement neuf mois et la petite enfance environ quatre à six ans –, la dynamique qui affecte et régit chacune d'elles est radicalement différente.

Je dirais que la dynamique du développement intra-utérin du fœtus est caractérisée par une acquisition passive d'avantages, de gains et de spécialisations irréversibles qui ne lui coûtent rien.

Je m'explique.

Vous savez, parce qu'on en parle beaucoup, que les cellules embryonnaires, celles qui ne cessent pas de se diviser et de se multiplier, à partir de la première division de l'œuf, vous savez que ces cellules, qu'on appelle cellules-souche sont dites « totipotentes ». Elles peuvent en effet se spécialiser dans toutes les directions possibles. Elles peuvent devenir aussi bien des cellules cardiaques que des neurones ou des cellules digestives, pulmonaires ou cutanées. Elles acquerront toutes les propriétés de ces cellules, y compris celle génétiquement programmée de leur durée de vie. C'est d'ailleurs ce qu'elles font dès que débute l'édification et la croissance de l'œuf, elles aussi génétiquement programmées. Mais quand elles ont acquis leur spécialisation, elles perdent leur caractère totipotent, elles ne peuvent plus revenir en arrière et elles meurent comme toutes les autres.

Ce qu'on a appris d'elles, ces dernières années – je vous donne une série d'informations pour le plaisir de les diffuser –, c'est que l'organisme, tout au long de la vie, dispose d'un grand nombre d'entre elles, que fabrique la moelle osseuse. Leur rôle est de veiller à la réparation des dégâts et de l'usure des tissus au sein desquels elles remplacent les cellules altérées avant que ne s'exprime la pathologie. Dès qu'elles arrivent dans un territoire, elles se transforment en acquérant les caractéristiques physiologiques des cellules de ce territoire. C'est ce qui a permis par exemple d'expliquer les rares cas de survenue de grossesse chez des femmes ménopausées.

Un autre détail n'a pas moins d'importance : la mère garde sa vie durant, dans sa circulation, des cellules-souche de chacun des enfants qu'elle a portés, même si l'une ou plus des grossesses a été interrompue.

Encore un autre, qui ouvre des perspectives inquiétantes : la reprogrammation de cellules banales en cellules-souche a valu à son auteur le prix Nobel en 2012.

Et un tout dernier enfin, à garder en mémoire : L'ADN du noyau des cellules d'un enfant est une combinaison de l'ADN de ses deux géniteurs. Mais l'ADN des mitochondries de ces mêmes cellules est celui de lignée féminine de sa mère exclusivement. L'ADN mitochondrial de la lignée maternelle du spermatozoïde est éliminé en dix minutes au moment de la formation de l'œuf. Ce qui m'a fait écrire qu'il suffit de 10 minutes à une femme pour éjecter toute trace spécifique de sa belle-mère dans sa descendance.

Je reviens à mon sujet

Si la dynamique du développement intra-utérin implique un écoulement objectif du temps, rien de cet écoulement objectif, je dis ‘objectif’, ne peut laisser trace sur le fœtus ou constituer pour lui l’objet d’une quelconque expérience.

Ses besoins étant satisfaits sur un mode automatique, sans le moindre écoulement de temps, le fœtus serait non pas ‘hors du temps’, mais dans un **‘non-temps’** qui n’affecte en rien la vectorisation spatiale de son développement, laquelle aboutit à un gain, et exclusivement à un gain. En 9 mois, il sera passé des quelques microgrammes et quelques dixièmes de millimètres de l’œuf dont il est parti à un corps d’un poids moyen de 3,250 Kg et de 50 cm de long.

Si on se demande d’où lui sont venus ces gains et qui en a réglé la note, on ne pourra pas ne pas convenir que c’est le corps de la mère et lui seul. D’où la pertinence de l’expression ‘chair de ma chair’. Notons – et ça étonnait les mères de ma patientèle quand je le leur disais – que lorsqu’il est allaité exclusivement au sein, le poids du bébé lui vient entièrement de sa mère.

Pourquoi insister sur ces faits et les placer sous le signe combiné du ‘non-temps’ et ‘du gain gratuit’ ? Parce que les processus cellulaires d’apoptose existent pendant la vie intra-utérine. Mais ils ont une fonction précise, celle de sculpter le fœtus et de lui conférer l’aspect qu’il devra avoir. C’est grâce à ces processus que se forment les membres, les doigts, les fentes palpébrales, les ourlets auriculaires. Il en serait comme si cette mort cellulaire se mettait au service de la vie, allant de pair avec ce qui, du côté de la mère, privilégierait la pulsion de vie.

Ce schéma que je décris ainsi était le seul connu jusqu’aux années 1970, où le développement de l’immunologie a conduit à se poser la question du mécanisme de la tolérance mutuelle de ces deux corps étrangers l’un à l’autre que sont le corps de la mère gestante et de son fœtus. On a alors découvert que c’est le placenta qui assurait cette tolérance en annulant toutes les réactions allergiques et en se comportant comme un filtre parfait, réglant de façon drastique les échanges entre les deux corps et les préservant surtout de leur destruction mutuelle.

Inutile de vous dire les extraordinaires progrès qu’une telle découverte a fait faire à l’immunologie !

Mais ce qu’on ne savait pas encore et qu’on n’a découvert qu’en 1984 – encore que ce travail n’ait pas eu le retentissement qu’il aurait dû avoir ! – c’est que la formation et la gestion du placenta et du cordon ombilical sont dévolus exclusivement à des gènes du spermatozoïde. Autrement dit, que le placenta et le cordon ombilical sont d’origine paternelle exclusive. Les mêmes gènes existent sur les chromosomes de l’ovule mais ils sont naturellement méthylés, c’est à dire bloqués dans leur fonctionnalité. Il arrive accidentellement qu’ils ne

le soient pas. Cela donne alors lieu à une grossesse pathologique non viable et mortelle pour la mère, comme bien sûr pour l'enfant. On pourrait en conclure en quelque sorte que le don de vie de la génitrice n'est possible que parce qu'il a été préalablement médié par le géniteur.

À partir de là, je formulerais les choses de façon encore plus précise que je ne l'ai fait : la dynamique du développement intra-utérin revient pour le fœtus à une accumulation passive, hors-temps, d'acquisition et de gains gratuits dont les agents sont à des degrés spécifiques ses deux géniteurs .

Tout cela va être bouleversé à partir de la naissance.

Car si le développement va continuer de produire pendant de nombreuses années une accumulation d'acquisitions et de gains, **ces acquisitions et ces gains ne seront plus jamais totalement gratuits. Et ils interviendront, à partir d'un certain âge, sur fond d'une inévitable expérience vécue du temps.**

La partie essentielle de leur prix, de quelque manière qu'on procédera et quelque seront les intentions parentales, maternelles en particulier, **devra par ailleurs être payée par l'enfant lui même.**

Ce que l'on constate en effet, c'est que l'enfant s'acquitte du prix de chaque acquisition ou de chaque gain par le sacrifice d'une potentialité ou d'une compétence.

Le bilan reste relativement équilibré puisque chaque perte est équilibrée par un gain et que chaque gain se paye d'une perte, aussi minime soit elle. Cela se passe, somme toute, comme pour les cellules embryonnaires qui perdent leur totipotence dès qu'elles acquièrent leur spécialisation. Sauf que, comme l'observation intervient à l'échelle d'un organisme et non pas d'une cellule, on a le loisir d'assister aux étapes de la spécialisation.

On pourrait dire que ce qui se manifeste alors ce serait la sommation des effets de l'apoptose. C'est à dire la manière dont la mort, ponctuant de façon rigoureuse les processus vitaux, les inscrit dans une visée homéostatique, celle qui caractérise, jusque dans son intimité, la vie elle-même et dont on pourrait dire qu'elle se manifeste en toutes circonstances par l'équilibre entre les pulsions élémentaires de vie et de mort.

J'en donnerais volontiers des exemples concrets.

Les chercheurs en linguistique ont eu l'idée d'enregistrer les émissions sonores des tout petits bébés sur bande magnétique et de convertir le signal sonore en courbe sur un oscillographe cathodique. Ils ont d'abord eu la surprise de constater que ce qu'ils avaient cru être des plages de silence, et qu'ils avaient notées comme telles, étaient riches de sons auxquels ils étaient, eux, totalement

sourds. La seconde surprise est intervenue quand ils ont relevé qu'au milieu des 'lallations' perçues par l'oreille, les émissions sonores qu'ils n'entendaient pas et qu'ils pensaient anarchiques avaient la structure de 'phonèmes', ces unités de sons dont la combinaison produit une langue. La dernière et la plus grande de leur surprise a été de constater qu'un bébé de 3 mois émet entre 460 et 500 phonèmes, alors qu'il lui en faudra seulement 21 pour parler le français parisien ! Ils ont poursuivi leurs études autour de la mélodie des langues et ils ont fait des constats similaires.

Le tout petit qui était donc apte à parler toutes les langues du monde, sacrifie peu à peu cette prodigieuse aptitude pour gagner en fiabilité dans la communication orale de sa langue maternelle.

On pourrait suspecter ma manière de dire d'être quelque peu téléologique et soutenir que le bébé perdrait la faculté d'émettre les phonèmes qu'il n'entend pas dans son environnement. Mais il n'y a rien qui puisse expliquer la relation entre le fait que son oreille n'entende pas les phonèmes et qu'il cesse de les émettre. Sans quoi on aurait découvert la théorie de l'acquisition du langage qui continue de faire défaut aux linguistes. De fait tout cela est entièrement dans la logique de la spécialisation des cellules totipotentes...

C'est ce en quoi le bilan global de cette progression reste équilibré, voire positif, à tous égards. Car le sacrifice d'une compétence n'est pas seulement compensé par une acquisition, mais par le gain affectif qui semble être essentiel.

J'ai vu une fois une fillette de 3 ans passant dans le même propos du français quand elle s'adressait à sa mère, à l'anglais quand elle se tournait vers son père puis au chinois quand elle prenait à témoin sa nourrice.

Qu'a-t-elle fait, elle, sinon conserver l'usage des phonèmes qui lui permettaient de tricoter ses différentes relations affectives.

Voyez-le, ce bébé, autre exemple, s'esquisser à la marche autour du douzième mois. Il est 'château branlant' comme on dit de lui, à la recherche de son équilibre par définition précaire. Quand il sent qu'il va le perdre, il se laisse tomber d'une masse sur les fesses, sans même plier les genoux, et sans que ça lui fasse mal. Quelques mois après, non seulement il ne peut plus faire cela, mais s'il lui arrive par hasard de tomber de cette manière, il en éprouvera une vive douleur. Il en aura néanmoins acquis la marche et il sera récompensé, de son effort et de la perte d'une compétence, par l'extension de son périmètre d'exploration et par ce qu'il voit luire dans le regard de sa mère.

Il n'en sera pas autrement pour quantité d'autres étapes comme l'acquisition de la maîtrise de ses sphincters payée par le sacrifice de son plaisir à évacuer ses selles dans ses couches.

À bien y regarder, la maturation serait conduite comme une adaptation progressive à une situation dans laquelle interviennent quantité de facteurs.

J'ajouterais dès à présent que nous retrouverons ce processus biologique d'une acquisition payée par une perte dans la manière dont les sociétés ont mis au point, à tâtons, les modalités éducatives. J'y reviendrai.

Je n'en ai pas encore fini avec le passage du développement intra-utérin au développement qui suit la mise au monde.

Car, pour que le bébé puisse accumuler ses acquisitions, encore faut-il que ses besoins soient satisfaits. Or, même s'ils le sont rapidement, il ne le seront jamais automatiquement et jamais autrement que de manière différée. Ce qui amènera le temps à faire irruption dans son vécu au point de parvenir dans les meilleurs des cas à faire du besoin une demande. Le tout se produisant cependant sur fond d'une continuité dont on ne savait rien, il y a quelques décennies à peine et qui atténue sensiblement sur le plan organique la rupture, qu'on pourrait qualifier de 'criante', entraînée dès la naissance par le déplissement des alvéoles pulmonaires.

Vous vous souvenez de ce que je vous ai raconté du statut qui était celui du nouveau-né dans les années 1960.

À peine dix ans plus tard, aux alentours des années 1970, les cognitivistes, soucieux d'étudier les comportements de l'humain dès son entrée dans la vie aérienne, ont mis à jour les étonnantes compétences dont il fait preuve dès ce stade.

Ils ont démontré qu'il était capable de reconnaître la voix de sa mère, de la discriminer parmi d'autres voix de femmes et même d'accepter de fournir un travail pour pouvoir l'entendre.

Cette reconnaissance a ensuite été démontrée pour l'odeur de cette mère, comme pour sa manière de toucher, de porter, de se mouvoir, voire pour le goût des aliments qu'elle préfère.

Toutes choses qui s'expliquent par le développement concomitant, génétiquement programmé, des organes des sens et des aires sensorielles cérébrales pendant la gestation.

Dès la 16^{ème} semaine de cette gestation, les afférences venues du corps de la mère sont en effet enregistrées par les organes des sens en formation et aussitôt stockées dans les aires sensorielles cérébrales. L'homme de marbre de Condillac méritait mieux, soit dit au passage, que de tomber dans l'oubli !

Le plus étonnant aura été de découvrir la manière dont les choses se passent du côté de la vision.

Dans l'obscurité utérine, les yeux n'ont en effet jamais rien enregistré et encore moins transmis à l'aire sensorielle visuelle occipitale. Or, il suffit à un nouveau-né, de 4 heures en présence de sa mère pour pouvoir la reconnaître ensuite sur photo. Ce qu'explique le fait que les aires sensorielles cérébrales sont reliées entre elles et échangent leurs informations. Et qui fait de la vision le sens intégrateur de toutes les informations. De quoi faire réfléchir, soit dit au passage,

sur l'intuition que Freud a eue, quels que soient les motifs qu'il ait invoqués, en inventant le divan.

Nous pouvons donc retenir de tout cela que la dynamique du développement extra-utérin revient pour l'enfant à une accumulation d'acquisitions et de gains dont il doit lui-même payer une partie du prix et qui, parce qu'elle le contraint de payer un plus de vie par l'acceptation d'une certaine mort, lui fait faire sur un mode très progressif l'expérience de l'écoulement objectif du temps.

J'ai eu très tôt accès à l'ensemble de toutes ces informations car je faisais partie de l'équipe du CNRS qui a travaillé sur la reconnaissance de la voix. Si bien que j'ai pu écrire très tôt, ce que je vous livre sur un mode schématique, à savoir :

- que la trace du séjour intra-utérin, même enfouie, demeure inscrite à jamais sur le corps et dans la psyché, aussi bien du côté de l'enfant que du côté de la mère.
 - que le bébé vient au monde avec ce que j'ai appelé un « alphabet élémentaire ».
 - Un alphabet venu de sa mère,
 - qui laissera sur lui une trace indélébile,
 - qui réfractera pour lui, sa vie durant, son rapport au monde
 - et qui servira de module pour une communication si fiable qu'elle peut même se passer de mots.
 - que la mère, vite repérée comme celle qui, ayant au cours de la gestation dit 'oui' à l'expression des besoins du fœtus en les ayant satisfaits sur le champ, sera perçue comme celle qui a vocation à dire 'oui à tout'. Au point que tous les 'oui', quel qu'en soit l'auteur, seront dévolus à sa personne attribués, permettant de repérer ainsi où s'origine et s'ancre le principe de plaisir
 - que la mère est, en conséquence, le personnage pivot de la cellule familiale.
 - que toute communication avec le bébé, et même celle que le père voudrait établir à lui, passe, et ne peut passer, que par elle.
- Ce qui permet de relever deux points :
- elle constitue un filtre entre son enfant et le monde extérieur, y compris le père, dont elle a le moyen de brider la nocivité (Schreiber, Shine)
 - la figuration classique du triangle familial est à revoir totalement. Il faut en effet remplacer le triangle à 3 sommets reliés par 3 droites pleines, par 3 sommets reliés par des droites pleines entre le sommet mère et le

sommet père, et entre le sommet mère et le sommet enfant. Il n'y a en revanche pas de droite entre les sommet père et le sommet enfant, le père ne pouvant accéder à son enfant qu'en passant par la droite qui le relie à la mère, laquelle a toute latitude de relayer ou non le message vers l'enfant.

- que cela pose une asymétrie flagrante, mais absolument **indispensable**, entre la mère et le père – cette invention de la culture – dont le bébé n'a sur lui et en lui aucune trace sensorielle, qui lui est totalement étranger et qu'il ne voit jamais autrement qu'avec les yeux de sa mère.
- que c'est sur ce tiers, ce trouble-fête qu'est le père, que précipitent tous les 'pas oui', autrement dit les 'non', dont, qu'il le soit ou non, il est fait l'auteur au point de lui conférer la stature de support du principe de réalité. Lequel principe de réalité est cohérent avec la logique du développement aérien.
- pour conclure que « si la mère est un acquis, le père est un dû ».

Dans mes ouvrages, j'ai longuement et méticuleusement développé tous ces points en les illustrant de cas cliniques.

Laquelle clinique démontre par ailleurs que la progression du développement aérien, même soutenue par la présence et la place conférée et occupée par le père, dépend toujours de la manière dont l'enveloppe utérine consent ou non à s'ouvrir et à le permettre.

Ça m'a fait écrire des mères qu'elles avaient le pouvoir – sinon, conséquence de l'infantolatrie, une propension de plus en plus grande et forcément préoccupante – de continuer leur vie durant de tisser autour de leurs enfants ce que j'ai appelé '**un utérus virtuel extensible à l'infini**'.

Je serai amené plus loin, quand je rappellerai les étapes de l'histoire de l'espèce, que ce que démontre la clinique a été de survenue très tardive et ne date que de l'avènement des civilisations

Il est en effet probable que la mère archaïque procédait à la manière des mères animales, toujours soucieuses d'introduire au plus tôt leurs enfant à la réalité, aussi dure soit-elle, de l'environnement qui les attend.

Quand par exemple la mère gnou met bas son petit, elle le laisse approcher d'elle, comme il est programmé pour le faire à la recherche du mamelon nourricier. Mais, dès qu'il est près d'atteindre son but, elle s'éloigne doucement de lui, le contraignant ainsi à éprouver ses pattes et à mieux se tenir sur elles. La manœuvre va être renouvelée à de nombreuses reprises et de façon de plus en plus rapide. En quelques secondes le nouveau-né acquiert ainsi la maîtrise

de la marche. Mais cela ne suffit pas encore à la mère qui continue de le tenir à distance jusqu'à lui apprendre à courir, et surtout à courir de plus en plus vite. Elle ne lui permettra de la rejoindre et de téter que lorsqu'il sera parvenu à courir aussi vite qu'elle. Ainsi l'aura-t-elle pourvu en quelques minutes de son mécanisme de survie : la rapidité de la course qui, seule, lui permettra, sa vie durant, d'échapper aux prédateurs. On imagine que sans son action, son petit, ayant trouvé le mamelon, ne serait jamais parvenu à tricoter ses synapses d'une manière aussi correcte mais surtout aussi rapide.

Je ne crois pas qu'en guise d'introduction au principe de réalité, on puisse faire mieux !

Je profite de cette incise pour relever que c'est exactement un tel mécanisme qui est à l'œuvre quand on parle d'éducation : on encourage les acquisitions en incitant les enfants à atteindre un objectif qui laisse entrevoir l'obtention d'un bénéfice dont il est indispensable de les priver jusqu'à ce qu'ils l'aient mérité. Il ne peut pas y avoir d'éducation sans recours au manque, sans les frustrations qui ouvrent la voie à la sublimation. On retrouve la dialectique gain/perte inscrite jusque dans les processus biologiques

On peut certes stigmatiser cette manière de faire, en fonction de sa culture de référence. On peut soit la dénoncer au nom du rejet des réflexes conditionnés forcément détestables, soit l'assimiler plus prosaïquement à la politique de la carotte et du bâton, en perdant cependant de vue qu'on n'utilise de fait que la seule carotte pour protéger au mieux du bâton qui surgirait et n'aurait aucune pitié si on procédait autrement. Le petit gnou serait assurément une proie facile pour le lion, si sa mère le satisfaisait aussitôt.

On pourra également s'élever contre une option qui assimilerait l'enfant humain, baignant dans le langage, à l'animal qui n'en est pas doté.

Voilà déjà plusieurs générations que la voie du recours au seul langage a été prônée, choisie et mise en œuvre. La crise de l'école, la disparition de la civilité, l'efflorescence de toutes ces disciplines de rééducation, qui vont de l'orthophoniste au pédo-psychiatre, me semblent suffire à démontrer l'inanité de ce choix.

L'échec d'un tel choix n'est d'ailleurs pas tant dû à l'inefficacité du recours aux mots dont je ne nie en aucune façon les effets potentiels. Il est dû au fait que l'usage de ces mots, qui ne s'appuient souvent sur aucune détermination, sert souvent d'alibi à la poursuite de l'exercice d'une surprotection qui a pourtant été érigée comme idéologie, sans qu'ait été pris en compte le fait qu'elle permet à la mère de dénier la mise au monde et qu'elle enferme l'enfant dans cet 'utérus virtuel extensible à l'infini' dont j'ai parlé.

C'est cet écueil que le recours à une frustration qui passe par ce que j'appelle des 'effets de corps' permet d'éviter.

Si la mère en revanche prend une parfaite conscience de la mise au monde de son enfant, le développement physique de ce dernier – je dis bien le développement physique, car pour ce qu'il en est du développement affectif et de l'acquisition du langage, c'est autre chose – le développement physique, disais-je, se fera conformément au programme génétique qui le commande et que rien ne parviendra à freiner. Une double luxation de la hanche n'empêche pas l'acquisition de la marche. Et, même en l'absence d'éducation idoine, le contrôle sphinctérien finit tôt ou tard par être acquis. Le franchissement des différentes étapes – pour lesquelles je renvoie une fois de plus ceux que ça intéresse à mon ouvrage *L'enfant bien portant* – s'opère par un double mécanisme : le développement des organes cibles et celui de leurs commandes par un cerveau d'une plasticité considérable et capable de tricoter 3 milliards de synapses par seconde, de la naissance à la fin de la première année. Ce qui explique le fait que le cerveau du nouveau-né voit son volume tripler à la fin de la 4^{ème} année, alors qu'à l'âge adulte, il n'aura que quadruplé.

Une fois qu'il tient sa tête, le bébé ne la laissera plus balloter, une fois qu'il est parvenu à s'asseoir, il continuera de le faire, tout comme il continuera de marcher une fois qu'il a acquis la marche. Les circuits responsables de ces acquis se renforcent sans relâche par leur mise en œuvre, tout comme ils sont renforcés par la stimulation et par les messages affectifs qui l'accompagnent. Sauf événement pathologique grave, ils ne cesseront plus jamais de se voir traversés par des influx qui entretiennent en même temps leur état. C'est d'ailleurs le cas pour tous les mammifères à l'exception, toujours pour information, de la lionne des mers – beau signifiant qui nomme une espèce d'otarie, dont le nouveau-né vient au monde avec un cerveau mature d'emblée.

Imaginons maintenant qu'au lieu d'être favorisés et encouragés, les progrès soient bloqués ou contrariés, que se passe-t-il ? Le circuit non définitif continuera d'être sollicité sans relâche par l'influx qui le traverse. Il se maintiendra en place alors même que celui mieux conçu, qui devrait lui succéder et qui était déjà prêt, va tôt ou tard disparaître pour n'avoir été entretenu par aucun influx.

Un tel tableau existe et a été abondamment décrit et étudié à la fin de la dernière guerre mondiale : c'est celui des enfants atteints de ce qu'on appelle 'l'hospitalisme'. On croyait cette pathologie disparue depuis lors jusqu'à ce qu'on l'ait retrouvée dans les orphelinats de la Roumanie d'après Ceaucescu. Ces enfants n'étaient sollicités d'aucune manière. Ils étaient nourris dans leur berceau-prison avec des biberons coincés par un linge. Ils n'avaient acquis aucune des performances de leur âge et étaient demeurés dans l'état qui avait été

le leur quand ils avaient été consignés dans ces berceaux. Leurs circuits définitifs avaient disparu et ils ne pouvaient récupérer leurs compétences, lentement et partiellement d'ailleurs, qu'au prix du travail de rééducation qui tente de favoriser la création et le fonctionnement de nouveaux circuits plus performants que les précédents.

Pourquoi faudrait-il imaginer qu'il puisse en être autrement pour ce qui concerne le domaine des acquisitions langagières et des échanges affectifs, alors que le bébé et l'enfant, qui sont de formidables réceptacles d'amour, se comportent dans ce registre comme des éponges aux capacités absorbantes considérables ? À cause de l'inconscient, de son mystère et de son caractère atopique ? Incontestablement et, quoique ce soit composite, c'est vérifiable en toute circonstance.

Le cas schématique et exemplaire d'un petit Jack permettra, je l'espère, de mieux comprendre ce que j'avance. En particulier du côté de l'entrelacs du physiologique et de l'affectif

Il a 4 ans et demi et il m'est amené par son père qui m'avait déjà exposé par lettre, lors de sa demande de rendez-vous, l'idée précise que sa femme et lui se faisaient de l'origine des troubles nombreux qui l'affectaient et qu'il m'a décrits avec une grande précision.

Le premier d'entre eux concernait le sommeil : Jack se réveille à plusieurs reprises en pleurant et demande régulièrement tous les matins à son lever s'il a « bien dormi ». La plupart de ses autres troubles ont évidemment donné lieu à une série de consultations de spécialistes (ORL pour tester son audition parce qu'il parle mal et qu'il semble parfois absent ou ne répond pas quand on lui parle ; orthophoniste pour son retard de langage, homéopathe pour son agressivité à l'endroit de son puîné et de ses camarades d'école).

Les parents de Jack pensent que cet ensemble de troubles est dû à la souffrance que lui fait éprouver l'existence de son petit frère. À leur avis, il ne l'aurait jamais accepté en raison du fait qu'il est né le jour même de sa propre rentrée scolaire et qu'il a pu le rendre responsable du sentiment d'abandon dans lequel a dû le mettre l'absence brutale de sa mère. Il supporterait par ailleurs assez mal l'absence de son grand demi-frère, qui vient à la maison seulement un week-end sur deux. Le père me dit d'emblée, quand je le rencontre, qu'il attend de moi que je fasse parler son fils et que je lui parle.

Je relis rapidement le courrier qu'il m'a adressé, et, levant les yeux, je lui demande comment il se fait que Jack ait encore une sucette. Il m'apprend, en regardant son fils d'un œil amusé et attendri, qu'il n'a pas que celle-là mais toute une série, dont de nombreuses dans son lit. Et il ajoute, devant mon air effaré, qu'il prend aussi un biberon le matin au réveil et un autre au coucher, qu'il a des couches pour la nuit – parce qu'il mouillerait son lit ! – et que sa mère le berce tous les soirs pour l'endormir. Je me suis aperçu à son ton que

ces précisions n'étaient pas seulement destinées à m'informer mais à me donner une meilleure idée encore de la sollicitude dont Jack était l'objet, à souligner en conséquence le sérieux de son cas.

Aussi a-t-il été profondément surpris que, sans m'être adressé à Jack que j'avais seulement salué en me présentant à lui, je lui dise qu'on allait commencer par supprimer sucettes, biberons, couches et rituel d'endormissement et qu'on se reverrait le mois suivant. Manifestement surpris par ma manière de percevoir le cas, en s'excusant par avance de sa réaction, il a entrepris de négocier ma prescription en me demandant si ce ne serait pas « y aller trop d'un seul coup » et s'il ne vaudrait tout de même pas mieux le « faire progressivement en supprimant les choses les unes après les autres dans l'ordre » qu'il me laisserait évidemment le soin de fixer. J'ai refusé d'accéder à sa demande et je lui en ai expliqué la raison. Il a accepté alors d'essayer de suivre mes conseils.

Le mois d'après, quand il est revenu me voir, il m'a annoncé d'emblée que tout était rentré dans l'ordre : les troubles du sommeil ont pratiquement disparu le lendemain de la consultation, l'agressivité à l'endroit du petit frère deux ou trois jours plus tard, dans le même temps où le comportement à l'école changeait du tout au tout ; l'attention est devenue meilleure et le langage lui-même a beaucoup évolué. Seul le lit continuait d'être mouillé une nuit sur trois – j'apprendrai par téléphone le mois suivant que le lit est devenu définitivement sec. Comme Jack, tout fier, faisait écho à chacune des énonciations de son père, ce dernier m'a alors raconté que, rentré de ma dernière consultation, quasi triomphant et fier de lui, il a dit à sa mère : « le tuteur a dit « pu tutette, pu bibron...etc. ». Je me suis dit que le fait qu'il ait entendu et surtout pris l'initiative de répéter mes consignes à sa mère a dû faciliter singulièrement les choses !

En restant sur le seul plan physiologique, la compréhension du cas et de son traitement font appel exactement au même mécanisme d'explication que celui que j'ai évoqué pour l'hospitalisme. On avait tout simplement empêché des circuits évolutifs matures d'être utilisés et Jack, conscient de son évolution dans quantité d'autres domaines, ne parvenait simplement pas à comprendre la place qu'on lui assignait. On continuait de le traiter comme s'il avait encore deux ans à peine ! L'agression qu'il marquait à l'endroit de son petit frère et des ses camarades pourrait être lue comme sa manière de leur dire son envie d'être comme eux : reconnus dans leur droit d'être comme ils doivent être et comme ils sont à leur âge. Vivant une situation paradoxale, il essayait de s'y adapter, ce qui explique aussi bien les troubles de langage que leur si rapide évolution. Quant aux troubles du sommeil, ils étaient probablement liés, pour une part au vécu de la situation diurne sans doute génératrice de cauchemars, et pour une autre part aux effets des mictions.

Voilà un cas qui aurait certainement pris des mois et des mois, sinon plus, pour rejoindre la normalité – non sans laisser quelque cicatrice en raison du temps qui aurait été perdu – s’il avait été pris en charge autrement que je ne l’ai fait. Les symptômes se conjoignaient en effet sur un mode suffisamment piégeant pour permettre de construire une approche clinique psychologique relativement cohérente, laquelle aurait d’ailleurs été bâtie sur une explication guère éloignée de celle que les parents avaient construite.

Ce qu’on peut dire de ces derniers, c’est qu’ils n’étaient pas seulement concernés par le sort de leur enfant – tous les parents le sont, qu’ils aient ou non entendu dire que leur bébé est une personne ! – mais passablement informés. On les imagine régulièrement plongés dans ces revues de vulgarisation qui donnent à chacun, au prix de leur lecture assidue, l’espoir de devenir un fin limier de la psychologie. Un objectif apparemment noble dont notre environnement aurait tout lieu de se féliciter s’il n’était le symptôme d’un refus de prendre en compte la réalité. Si les parents sont friands de toutes les recettes qui peuvent leur être données, c’est qu’il se sentent écrasés par leur responsabilité et qu’ils ne veulent à aucun prix être accusés d’avoir compromis le destin de leur enfant.

La crainte de compromettre le destin de leur enfant a une double origine.

La première réside dans le fait que, dès sa venue, l’enfant renvoie chacun de ses parents à sa propre situation d’enfant. Ils perçoivent alors obscurément le ressentiment si ce n’est la haine qu’ils ont inconsciemment conçus pour leurs parents – ce qui n’a rien de monstrueux dans la mesure où ce sont de tels sentiments – Lacan a forgé ce joli mot d’*hainamoration* – qui permettent à tous les enfants de se détacher un tant soit peu de leurs parents. Sans savoir qu’ils cultivent une illusion, ils se fixent comme objectif de faire en sorte que leur enfant n’ait pas de raison d’éprouver plus tard à leur endroit ce qu’ils ont éprouvé à l’endroit de leurs parents. Aussi chercheront-ils, en tout premier lieu et par tous les moyens, à lui plaire. Ils substituent alors la séduction à l’éducation. C’est ce qui reviendrait, pour la mère gnou dont j’ai parlé plus haut, à offrir immédiatement sa mamelle à son petit, histoire de lui plaire en lui faisant faire, avec les conséquences qu’on devine, l’économie de l’épreuve de l’apprentissage précoce de la course.

Le second phénomène qui intervient dans ce processus, ne peut que renforcer la disposition que je viens de décrire.

Jusqu’en 1975, date de la maîtrise totale de la contraception qu’a apporté la légalisation de l’interruption volontaire de grossesse, un enfant était le résultat d’un désir inconscient de ses deux parents. Désir qui s’imposait parfois sur un mode inattendu à leur volonté, leur imposant éventuellement un “enfant non voulu”, qu’un abus de langage nommait “enfant non désiré”, et dont ils faisaient

ce qu'ils pouvaient. L'enfant, comme je l'ai déjà signalé, avait alors dans l'inconscient des parents le statut d'un *sous-produit* de leur activité sexuelle.

Depuis 1975, la hiérarchie s'est inversée. La volonté a pris le pas sur le désir et dispose du moyen d'annuler son expression : la grossesse, désirée comme elle l'est toujours, peut être supprimée quand elle n'est pas voulue. L'enfant est passé alors du statut de *sous-produit* au statut de *pur produit*. Il sera alors pensé sur ce mode dans le cadre de pensée de la société de consommation qui inclut le fameux critère de 'zéro défaut' lancé par les constructeurs de voitures japonais. Il devra être parfait, performant et source inépuisable de satisfaction. Comme on a une vague idée de l'interaction entre soi et lui, on se montrera friand de tout ce qui est réputé pouvoir produire les meilleurs résultats.

Les parents de Jack auront sans doute méticuleusement appliqué les recettes qu'ils ont trouvées ici ou là. Aussi ont-ils dû longuement lui expliquer, selon la technique préconisée par Françoise Dolto et largement diffusée par ses successeurs – sur quoi je reviendrai –, qu'il n'avait rien perdu de l'amour de sa mère avec la naissance de Luca. Que ce dernier était un bébé qui ne savait rien faire et qu'il avait plus besoin de sa maman, alors que lui, il était un bon grand garçon qui savait faire plein de choses comme il pourra d'ailleurs en faire avec son papa. Je les entends lui expliquer par le détail le passé conjugal du père et la configuration de la famille recomposée pour lui faire comprendre que son grand demi-frère Walter ne peut venir que tous les quinze jours. Il aura probablement écouté tout cela, avec le même intérêt, toutes les fois que l'antienne lui aura été réitérée en raison de l'absence de changement de la situation. Je le vois même s'amuser à répéter, faisant chœur avec ses parents, des bouts de phrases entendues à plusieurs reprises et qu'il aura retenues, tout en continuant à se demander pourquoi ces derniers éprouvaient le besoin de revenir sans cesse à cette histoire qu'il avait comprise pour sa part depuis si longtemps !

Trop de sollicitude tue la sollicitude.

Et une explication trop longue tombe dans le travers d'une justification qui inverse la logique générationnelle et compromet le résultat recherché.

L'attitude de parents de Jack avait abouti au même résultat.

La manière dont ils vivaient ses symptômes méconnaissait la réalité des faits et leur donnaient une explication qui, pour élégante qu'elle pouvait paraître, n'en était pas moins fausse. Ne l'accusait-ils pas implicitement en effet d'être le seul auteur d'un comportement qui n'était pas à la hauteur de l'amour qu'il recevait ?

Comment pouvait-il les détromper, lui, et leur faire savoir qu'il n'avait pas d'autre moyen pour faire évoluer la situation dans laquelle il était coincé ?

On pourra récuser l'argument que je soutiens au motif qu'il aurait pu à lui seul se passer au moins des sucettes. Mais comment aurait-il fait quand il y en

avait jusque dans son lit et que sa succion était si bien entretenue par les biberons qui lui étaient administrés ? Il avait depuis longtemps parfaitement compris, lui, qu'il lui fallait un signal de sa mère, pour être sûr de ne pas la contrarier en prenant une initiative. S'il avait contrevenu à ce préalable, il aurait trahi la loyauté qu'il a toujours eue à son endroit et surtout à l'endroit des messages qu'elle émet sans même avoir besoin de les formuler ! Il n'avait pourtant pas manqué de dresser toute sa sensibilité en plus de son oreille pour percevoir ce signal. Mais ce signal n'est pas venu. Et voilà qu'il en reconnaît quelque peu la nature au cours de notre consultation. C'est pourquoi, si tôt revenu chez lui, il se précipite précisément vers sa mère pour lui répéter mes consignes sur le ton « triomphant » relevé par son père. C'est comme s'il lui disait qu'il allait lui arriver, leur arriver quelque chose, mais qu'elle ne devait pas lui en vouloir, qu'il en était innocent. Qu'elle ne devait en aucun cas suspecter sa loyauté. Qu'il appliquait seulement des ordres. Et s'il tient à ce qu'il n'y ait aucun malentendu sur ce point, c'est parce qu'il sait combien sa loyauté lui vaut en retour les plaisirs que sa mère lui dispense, qu'il collectionne et dont il espère qu'ils continueront sans relâche de scander sa vie..

Or, les suppressions qui interviennent toutes à la fois, seront parfaitement supportées et auront un effet brillant.

L'explication du point de vue physiologique tient dans le fait que l'influx nerveux aura immédiatement transité par la succession des circuits plus matures qui étaient encore utilisables et qui l'attendaient depuis déjà pas mal de temps. Il en est de même pour ce qui est de l'explication en termes de plaisirs : ceux que produisent les progrès sans que la loyauté n'ait été mise en cause sont sensiblement supérieurs à ceux qui existaient jusque là et dont les symptômes traduisaient l'insuffisance.

Si on doit résumer le cas de Jack, on pourrait le présenter comme celui d'un enfant dont on a freiné l'évolution parce qu'on a attendu de lui qu'il évolue tout seul, spontanément, "sans contrainte" et "à son rythme" comme on dit.

Une manière de voir devenue tellement répandue qu'elle ne cesse pas de produire des dégâts !

Une manière de voir qui, pourrait-on dire, privilégie la seule pulsion de vie comme solution à tous les problèmes

On peut se demander comment peut se produire une maturation psychomotrice aussi efficiente et aussi précise, dont je ne détaillerai pas les étapes en renvoyant une fois de plus ceux que ça intéresse au chapitre de mon ouvrage.

Cette maturation psycho-motrice accompagne celle qui se produit sur le plan biologique et dont la moindre n'est pas la manière dont l'organisme du nouveau-né, génétiquement programmé, fabrique son système immunitaire autonome au cours des trois premiers mois de la vie. Avant cette date, ce sont les anticorps transmis par la mère au cours de la grossesse qui assurent la défense de l'organisme contre les agressions extérieures. Tout cela est

parfaitement intégré par le cerveau et en particulier l'hypothalamus dont on sait qu'il intervient de façon déterminante dans le registre des émotions. Cette intégration est rendue possible et devient fiable par le fait qu'il s'agit d'un travail dont j'ai montré qu'il a été longuement préparé par les effets de la gestation.

Je m'arrêterai un instant sur cet ensemble de considérations parce qu'il m'a valu l'ire, pour ne pas dire plus, des successeurs de Françoise Dolto, que je ne suis évidemment pas parvenu à convaincre.

Je fondais ma critique de leur clinique sur l'absence de rigueur du postulat qui consistait à affirmer qu'être de langage, baignant dans le langage, le tout-petit en tant que sujet, était éminemment sensible aux propos qui lui étaient tenus et dont les effets étaient patents. Je déplorais que, pour parfois brillants qu'étaient les résultats des interventions, ils souffraient d'un défaut méthodologique qui ne tenait pas compte de quantité de paramètres et qui, de ce fait, nuisait gravement à la psychanalyse elle-même. Je faisais remarquer que pour soutenir et démontrer leurs affirmations, mes collègues auraient au moins dû rester en tête à tête avec le tout-petit au lieu d'accepter qu'il soit, comme c'est généralement le cas, dans les bras de sa mère ou de sa soignante.

L'explication que je fournissais, pour ma part, était capable de rendre parfaitement compte de leurs résultats sans nier le moins du monde l'importance du langage et l'intervention de l'inconscient, maternel celui-là.

Je m'appuyais sur l'anatomie et la physiologie – l'anatomie c'est le destin, professait Freud – à savoir que, par un souci d'économie de place, le nouveau-né vient au monde avec tous ses nerfs, toutes ses fibres nerveuses, nus, c'est-à-dire comme seraient nus des câbles électriques dépourvus d'isolant. Le moindre courant qui passe dans une des fibres, comme dans l'un des câbles, diffuse immédiatement à toutes les autres. La gaine de myéline qui va isoler chaque fibre ne se met à pousser, à partir de la base du crâne qu'à partir de la naissance, à la vitesse constante de 0,3 millimètres par jour, et ce, jusqu'à l'âge de 12 ans. Ce qui explique le sens dit céphalo-caudal du développement neurologique : le bébé commence par tenir sa tête avant de se tenir assis et se tient assis avant de se mettre debout. Quand on sait cela, on peut comprendre qu'un tout-petit puisse marquer une sensibilité extraordinaire à la moindre modification du tonus musculaire de sa mère – une sensibilité qui persiste même à l'âge adulte. Or, la mère qui entend les propos tenus à son enfant ne peut pas ne pas en être affectée. C'est la modification de son tonus musculaire, témoin de son changement d'état intérieur, qu'enregistre le tout-petit. Le message qui transite par le corps à corps qui change du tout au tout.

Histoire de Charles Laughton ???

S'il ne s'agissait que d'arguties méthodologiques, elles ne mériteraient pas même qu'on y fasse mention.

Le problème se situe sur deux autres plans.

- Le premier, et j'en avais fait publiquement état à Françoise Dolto elle-même quand elle parlait à la radio, c'est que les parents qui entendaient parler de façon si efficace de leur enfant et à leur enfant, devenaient mutiques et renonçaient à parler à ce dernier. Voilà qui, compte tenu de ces faits, méritait, ai-je soutenu, de reconsidérer aussi bien l'adresse du propos que ses formulations.
- Le second plan concerne l'orientation que j'ai personnellement donnée à mon activité et dont je n'ai pas cessé de fournir les résultats. Je ne travaille jamais avec les enfants les problématiques pour lesquels ils me sont conduits.

Je considère ces enfants comme des co-thérapeutes réactifs, des admirables porte-voix, qui viennent illustrer de façon on ne peut plus éloquente les symptômes de leurs parents. Je les laisse donc à l'écart pour ne travailler qu'avec leurs parents.

Je ne dis cependant pas pour autant, comme on a souvent essayé de me le faire dire, que « les enfants sont malades de leurs parents » ou que « les parents rendent malades leurs enfants ». Je dis que l'humain est inscrit dans une chaîne historique et qu'il hérite, dès sa venue au monde, des messages nombreux et obscurs qui courent tout au long de cette chaîne.

Il est d'ailleurs fait pour ça.

Et ses parents, à leur insu, vont projeter sur lui les problématiques qui ont été laissées en suspens lors de leur enfance propre. Si je m'occupe de l'enfance des parents, je les aide tout autant que j'allège la tâche qu'ils ont impartie à l'enfant. C'est parce que la chose se vérifie dans tous les cas, que Freud mettait le métier de parents au nombre des 3 métiers impossibles. Puisque, quelle que soit leur détermination à « faire bien » ou du mieux possible, les parents ne peuvent que « faire mal ». Et leur culpabilité est déjà suffisamment grande pour qu'il n'y ait pas à en rajouter. Nul ne peut en effet être tenu pour responsable de l'histoire qui lui a échoué, qu'il n'a pas choisie et avec laquelle il n'aura pas d'autre alternative que « faire » dans le sens de « faire avec », c'est à dire dans le sens anglais de *to do* et surtout pas de *to make*. J'ajouterais que si par hasard des parents parviennent à « faire bien » avec leur enfant, il y a de fortes chances pour que cet enfant renonce à se reproduire.

Voilà qui peut sembler tout autant abscons que péremptoire.

Et ce n'est pas plus mal puisque je vais le reprendre et le développer après la pause et que je vous imagine volontiers vouloir revenir pour entendre la suite.

Immuable lenteur

Sans doute avez-vous eu le temps de relever qu'à propos de maturation, j'ai à peine effleuré la maturation biologique pour insister sur les processus éducatifs – sur lesquels je vais d'ailleurs revenir.

Mais vous aurez compris, qu'ayant défini le petit enfant comme celui qui est naturellement un 'pervers polymorphe', je me sois saisi de l'occasion qui m'était donnée pour montrer qu'il fallait absolument le considérer comme tel et comprendre qu'il ne peut pas, seul, sortir de cet état.

Dans le monde qui est le nôtre et que nous croyons hautement évolué, parce que nous sommes aveuglés par la technique, le simple fait que je puisse encore faire allusion à la nature originelle de l'enfant, me semble être le meilleur moyen d'introduire l'idée de l'immuabilité et de la lenteur qui affectent aussi bien sa maturation que l'évolution de cette dernière.

C'est pourquoi j'ai décidé de ne pas traiter séparément les termes 'lenteur' et 'immuable'.

Ce qui est par ailleurs logique dans la mesure où l'adjectif est là pour préciser la nuance qui s'applique au nom qu'il qualifie. 'L'immuable lenteur' n'a rien à voir avec par exemple 'la regrettable lenteur' ou 'l'admirable lenteur'

Peut-on d'ailleurs parler, dans l'absolu, de la lenteur de la maturation, quand le terme lui-même a pour référent entendu la vitesse, laquelle, elle, a une définition précise ?

Si on devait tout de même parler de lenteur, sur quel critère devrait-on s'appuyer ?

Sur une comparaison du petit enfant avec les mammifères de sa tranche d'âge ?

Ça n'aurait aucun sens, y compris de savoir qu'il existe, comme je vous l'ai dit, un mammifère, la lionne des mers, qui met au monde ses petits dotés d'un cerveau déjà mature et qui n'a rien à leur apprendre.

La maturation du petit enfant pourrait par ailleurs apparaître comme lente tout en ne l'étant objectivement pas. De même pourrait-elle paraître immuable à certains égards mais pas à d'autres.

Il est vrai que de procéder ainsi brouille le plan initial que je m'étais fixé et expose à produire du fouillis.

J'en prends le risque.

Je reprends donc, avec de nouvelles questions.

La maturation s'est-elle accélérée au fil de l'histoire de l'espèce, ou bien est-elle demeurée figée et identique à elle-même ?

Si elle s'est accélérée, quand l'a-t-elle fait, comment l'a-t-elle fait et dans quel registre est-elle intervenue ?

Quels critères, je le répète, devra-t-on choisir pour en juger ?

Va-t-on se rabattre sur le vécu de la vitesse de la maturation ? Mais lequel ?

Celui de l'enfant ? Il n'en a strictement aucune idée dans la mesure où il vit l'instant, et chaque instant, comme un morceau d'éternité ?

Le vécu des parents ? Les parents lambda de nos sociétés hésitent et balancent le plus souvent entre l'attente du moment où la maturation leur permettra de s'affranchir d'un certain nombre de tâches et le regret de voir le temps passer si vite au point de leur faire oublier la bouille et le corps qui ont changé sous leurs yeux et de les amener à s'étonner de leur aspect quand ils les découvrent sur les photos.

Ils n'en sont pas encore – mais ça viendra certainement ! – à vouloir emboîter le pas à ces parents japonais qui mettent leurs enfants de 18 mois à 2 ans devant des dessins animés américains pour leur permettre d'acquérir l'anglais au plus tôt. Ou encore, de ces chercheurs chinois qui, estimant avoir épuisé les possibilités d'action sur l'acquis, entreprennent de trouver les moyens de modifier l'inné pour améliorer le QI général de la population.

Va-t-on laisser de côté le vécu et se tourner plutôt vers les données objectives ? Mais lesquelles, comment et comparativement à quoi ?

Je peux témoigner à partir de ma propre expérience de praticien et de l'enthousiasme, teinté d'émerveillement que ma longue carrière n'est pas parvenue à atténuer : j'ai toujours vécu cette évolution comme rapide, voire très rapide.

Quelque singulier que soit chaque tout petit, le voir changer si vite et de manière que je dirais aussi sécurisée, ne laisse pas de produire de l'étonnement. Je peux avoir gardé l'image qu'il avait à 5 ou 8 jours quand son corps était encore parasité par sa position fœtale avec ses membres pliés près du corps et son regard brumeux. Je ne le reconnais plus le mois d'après tant tout en lui s'est modifié. Ses 7 à 850g de plus, soit un gain de 22 à 24% de masse corporelle, annoncent l'orientation de ses traits du côté de l'arrondi. Son regard n'est déjà plus voilé même s'il n'a pas encore acquis la faculté de suivre des yeux qui ne viendra que 6 à 8 semaines plus tard.

Et c'est de mois en mois le même prodige des effets de la programmation génétique intervenant sur un organisme tout neuf et extraordinairement réactif, un organisme non encore « rouillé » et admirablement programmé pour résister à l'oxydation, un organisme qui cicatrise à une vitesse phénoménale.

Dans mon ouvrage *L'enfant bien portant* auquel j'ai déjà fait plusieurs fois mention, j'ai pris soin de décrire de façon minutieuse et mois après mois jusqu'à la fin de la deuxième année l'aspect, les acquisitions et les performances de quelques bébés du même âge. Étant entendu que chacun, avec la même étonnante plasticité, évolue différemment en fonction de sa propre programmation génétique, des conditions qui lui sont faites et de son environnement. On repère ainsi la tenue de la tête autour de 2 mois, la station assise autour de 6 mois, la marche autour de 12/13 mois, l'acquisition du langage articulé tout au long du deuxième semestre de la deuxième année. Le tout sous le contrôle du cerveau, véritable maître d'œuvre d'une maturation qui ne saurait en aucun cas brûler les étapes, mais qui, comme je l'ai dit, peut être singulièrement freinée par un excès de protection et de sollicitude.

J'ai déjà expliqué comment le cerveau sensoriel du bébé avait commencé à se construire pendant le séjour intra-utérin en se constituant une véritable banque de données avec les afférences venues du corps de sa mère. Cette construction se poursuivra encore longtemps et gagnera toutes les autres zones cérébrales. Je rappelle que l'ensemble du cerveau ne cessera pas dès la venue au monde, de fabriquer de véritables circuits de circulation de l'influx nerveux, destinés à stocker les informations et à les classer pour en faire usage. Ce sont, je le redis, 3 milliards de synapses, je dis bien trois milliards de synapses par seconde, qui se fabriquent, à chaque seconde de la vie entre 0 et 12 mois ! Les synapses ce sont ces ponts jetés entre les cellules cérébrales pour établir des circuits. Sous l'effet du programme génétique, les cellules nerveuses qui entrent ainsi en contact entreprennent de gagner leur place définitive sans négliger pour autant de se prêter comme relais à des circuits provisoires qui se mettent en place à une très grande vitesse et qui sont remaniés sans relâche. Ce serait comme si, selon des opportunités de toutes sortes, l'établissement d'une route directe entre deux agglomérations se faisait par à-coups et après la construction d'une série de tunnels, de déviations, de ponts, de routes successives empruntant des détours de moins en moins longs. Quand une nouvelle connexion entre en fonction, la précédente, qu'aucun flux ne traverse plus, disparaît d'elle-même. Tous les apprentissages ne se font donc que grâce à l'établissement de circuits neuronaux qui n'atteignent pas leur configuration définitive autrement que progressivement. Ceux qui commandent les doigts d'un pianiste confirmé ne se sont pas fabriqués d'un seul coup. Ils ont succédé à quantité d'autres, provisoires, qui ont été éliminés au fur et à mesure des progrès accomplis.

La maturation neurologique accompagne une maturation biologique et organique.

Le système immunitaire autonome, en place dès la fin du 3^{ème} mois, veille sur l'intégrité du corps face à l'agression microbienne. C'est tous les jours que

se fabriquent des anticorps susceptibles d'intervenir efficacement en cas d'agression massive. Si le tableau des créchons collectionneurs d'infections est bien connu, leur devenir ultérieur ne l'est pas moins : on sait qu'ils résisteront aux miasmes ultérieurs des écoles alors que leurs camarades qui n'ont pas eu leur expérience passeront de rhumes en bronchites quand ils n'iront pas jusqu'à développer un asthme.

Admirablement efficaces parce que neuves, les fonctions rénales ou hépatiques sont capables de supporter une surcharge de travail en accroissant le volume des organes dont elles sont le siège.

Fréquenter les petits enfants amène à s'émerveiller et de leur solidité et de leur réactivité et de leurs capacités d'adaptation.

Ils apparaissent de surcroît comme jusqu'aboutistes et même dispendieux.

Soumis à la force et à la violence de leurs pulsions partielles, ils jettent l'intégralité de leurs forces dans la bataille pour combattre le moindre germe qui les assaille. Là où un adulte timoré et converti à la planification économique, développe péniblement une fièvre à 38 degrés, eux se paient le luxe d'un 40, voire d'un 41. Là où un adulte met plusieurs jours à recouvrer son état initial, eux ne mettront que quelques dizaines de minutes. Ce qui va d'ailleurs de pair avec la vitesse extraordinaire à laquelle ils cicatrisent.

Et on osera parler de lenteur ?

J'avoue pour ma part avoir toujours été admiratif de la vitesse avec laquelle la plasticité dont il a été doté depuis toujours permet au petit enfant de s'adapter aux conditions qui lui sont faites, de parcourir en si peu de temps le parcours de centaines de milliers d'années qu'ont effectué les individus de son espèce et de trouver rapidement sa place dans le monde qui le reçoit....

En ayant conscience qu'il est, aujourd'hui, à l'abri des forces et des facteurs susceptibles de grever lourdement son devenir.

Au fil de l'histoire de l'espèce, il a été soumis aux lois de la sélection naturelle. Et il y a moins d'un siècle à peine qu'on est parvenu à le sortir de cette cruelle logique.

À cet égard, la lecture des vieux et moins vieux traités de pédiatrie et de puériculture est on ne peut plus édifiante. Le nouveau-né y est perçu comme étant si fragile, et le restant si longtemps, que sa mort précoce n'avait rien d'étonnant. Si bien que sa survie semblait être de l'ordre d'une loterie. Montaigne disait d'ailleurs qu'il ne savait pas même combien il avait fait d'enfants tant nombre d'entre eux n'avaient pas survécu. La mortalité était

en effet de 400 pour mille. Elle est aujourd'hui dans les pays développés, de moins de 5 pour mille toutes causes confondues.

Le brillant résultat ainsi obtenu n'est dû en aucune façon à un changement des caractéristiques du tout petit.

Ces caractéristiques sont restées identiques à elles-mêmes, immuables en effet y compris dans leur maturation, depuis le début de l'histoire de l'espèce

Le recul de la mortinatalité est simplement lié aux progrès des techniques médicales. Quand celles-ci ne sont pas à l'œuvre, on se retrouve dans les conditions naturelles. Je l'ai longuement expliqué dans *L'enfant bien portant* en racontant l'histoire de l'allaitement artificiel et de ses méfaits. Des méfaits retrouvés d'ailleurs dans les années 1960 tels qu'ils se produisaient pendant les siècles d'obscurantisme. Une multinationale agro-alimentaire – Nestlé, pour la nommer – avait en effet entrepris de convaincre les mères africaines de se hisser au rang prestigieux des mères occidentales en renonçant à l'allaitement au sein au bénéfice du biberon et du lait artificiel distribué gratuitement *larga manu*. Ces mères se sont précipitées sur l'aubaine et ce fut l'hécatombe – des dizaines voire des centaines de milliers de morts, pour la simple raison que les mères reconstituaient les biberons avec l'eau des marigots, ce qui provoquait des diarrhées profuses mortelles

En avançant dans cet écrit-ci, j'ai fini par me dire que ce n'est pas tant la maturation du petit enfant qui serait désespérément lente, mais la compréhension qu'on en a eue.

J'ai envie de vous montrer par exemple combien la fragilité alléguée du tout petit n'était due qu'à l'appréciation erronée des observateurs.

Déjà relevée par Hippocrate et Aristote, cette fragilité a longtemps été mise sur le compte de l'imperfection du développement fœtal dont témoignait l'arcuature des jambes. Ce qui a conduit à bander de manière serrée les dites jambes pour les redresser.

Pourquoi s'est-on focalisé sur cette arcuature ?

Parce qu'elle était repérable chez certains adultes de faible constitution.

Il faudra des siècles pour comprendre que l'arcuature des membres inférieurs des nouveaux-nés était une invention prodigieuse de la nature, parce qu'elle permettait au fœtus de se développer de façon parfaite dans l'espace restreint de la matrice maternelle et de se constituer des os d'une admirable solidité. Elle n'avait rien à voir avec celle qui affectait les adultes et qui signait un rachitisme dû à une carence en vitamine D.

Pour en finir avec ce détail, j'ajouterais que déjà Rousseau, sans pouvoir, faute de moyens et de connaissances, dénoncer l'erreur d'interprétation, s'est élevé contre le bandage des membres inférieurs en avançant seulement des arguments idéologiques. Bien que la différence entre les causes de l'arcuature

des membres inférieurs du nouveau-né et celle des adultes ait été connue depuis la fin du XIX^{ème} siècle, la pratique du bandage des jambes du bébé n'avait toujours pas disparu autour des années 1960/1970 ! ...

Cette incursion dans un tout petit point de détail du développement de l'enfant n'en est qu'une parmi des dizaines voire des centaines d'autres. Son intérêt réside dans la possibilité à laquelle elle invite de relativiser sinon de dénoncer les certitudes énoncées, et qui continuent hélas de l'être encore, au nom d'un savoir, si ce n'est de la science.

On peut évidemment se poser la question de l'attachement obstiné à des erreurs.

L'imperfection du nouveau-né a été longtemps défendue au cours de l'Histoire par l'Église.

Comment pouvait-il en être autrement avec une venue au monde entachée par le péché originel que seul le baptême pouvait laver ?

C'est pourquoi dès le V^{ème} ou VI^{ème} siècle, l'Église a autorisé les ventrières – c'est ainsi qu'on nommait les sages-femmes – à donner elles-mêmes le baptême aux nouveaux-nés. Mais il faudra attendre le XII^{ème} siècle pour que la même Église conçoive le "Royaume des Limbes" comme lieu de résidence des bébés qui n'avaient pu être baptisés.

Aujourd'hui, il en va tout autrement.

L'Église a perdu son pouvoir.

Mais elle a trouvé un successeur qui est infiniment plus dangereux !

Je vous en donnerai deux petits exemples cliniques :

• J'ai envoyé Jérôme, un bébé de 3 mois, premier-né de ses parents, dans un service hospitalier de cardiologie pour comprendre à quoi étaient dus les bruits cardiaques anormaux que j'avais entendus. J'ai revu ces parents désespérés. Le praticien qui les avait reçus avait établi le diagnostic d'une anomalie qui s'inscrit parfois dans le cadre plus vaste d'une affection génétique. Si bien qu'ils les a adressés dans un service où a été découverte l'anomalie génétique. Ce qui a désespéré les parents, ça a été le discours du généticien qui leur a dépeint un tableau prospectif des plus sombres : leur enfant allait se développer en accumulant des retards considérables ; il ne pourra jamais apprendre à lire et son développement intellectuel ne dépasserait pas les 5 ans. J'ai hurlé et j'ai écrit devant eux une lettre furieuse au collègue, en lui disant que s'il tenait un tel discours à 100 enfants normaux, il y avait de fortes chances pour que 95 d'entre eux illustrent son propos. J'ai

suivi Jérôme pendant des années, jusqu'à ce qu'il ait été en première exactement. Mais à quel prix !

• Lisa naît prématurément, au terme de 7 mois, avec un petit poids de naissance et une détresse respiratoire. Elle est transféré dans un service de réanimation néonatale et c'est la panique. Sa mère, dont c'est la première enfant d'un second ménage et dont j'ai suivi les deux aînés du premier jusqu'à mon départ à la retraite, m'appelle à mon domicile. Elle aussi est désespérée par le discours des médecins qui lui dépeignent un avenir des plus sombres. Je l'interroge, je la rassure et je lui demande de me rappeler autant qu'elle veut. Ce qu'elle fera à de nombreuses reprises pendant les deux mois que dure l'hospitalisation. Elle ne comprenait pas pourquoi les médecins la dissuadaient de trouver encourageants les progrès de son enfant et insistaient toujours sur le fait que rien n'indiquait que l'avenir pourrait finir par s'éclairer. Je l'ai tenue à bout de bras. Lisa, rentrée chez elle, s'est développée parfaitement et n'a jamais accusé le moindre retard dans les étapes de son développement.

Dans l'un comme dans l'autre cas, je ne conteste pas la compétence des médecins et je ne nie les effets de leurs traitements. Je ne peux malheureusement pas plus juger leur attitude. Ils n'ont pas le choix. Ils sont soumis à des dispositifs administratifs drastiques, que je trouve pour ma part assassins et qui culminent dans le fait que, lorsqu'un enfant doit être opéré, quelle que soit la bénignité ou la gravité de l'intervention, ses parents doivent impérativement signer un document dans lequel ils reconnaissent avoir été avertis que leur enfant peut mourir au cours de l'intervention.

Tout cela va d'ailleurs de pair avec la rédaction des prospectus des médicaments.

Exit donc l'Église.

Ont pris le pouvoir les Compagnies d'Assurance auxquels il est évidemment impossible de tenter de faire comprendre l'importance du langage et des affects.

Après cette digression, que peut-on encore dire d'objectif et d'incontestable, à propos de l'immutabilité ?

Au moins ceci, qu'il importe de garder en mémoire : le nouveau-né qui vient au monde aujourd'hui est, à tous égards comme je l'ai déjà dit, strictement le même que celui qui venait au monde dans le foyer de Montaigne et de celui qui venait au monde deux millénaires auparavant, pour la simple et bonne raison qu'il a déjà été comme il est aujourd'hui, dès la spécification de l'espèce, il y a huit millions d'années.

C'est sur ce point qu'on pourrait parler de lenteur et d'immuable lenteur.

Il est le même !!

La paléontologie nous enseigne d'ailleurs que les adultes que nous sommes ne diffèrent des hominiens, sur le plan anatomique, que par à peine quelques détails qui intéressent spécialement les tissus ectodermiques : pilosité, denture, conformation du massif facial. Sur le plan physiologique, il n'y a aucune différence notable : nous continuons, pendant notre sommeil, d'avoir nos hormones de stress au plus haut niveau, histoire d'être prêts à nous défendre en cas d'agression brutale. Ce que la nature a prévu pour un environnement hostile n'a toujours pas changé alors que nous dormons dans des lits douilletts !

Le nouveau-né, qui deviendra un petit enfant, est quant à lui, d'abord et avant tout un humain. En tant que tel, il sera tôt ou tard, et il vaut mieux que ce soit tôt que tard, concerné par la Loi que son espèce a mis en place tardivement dans son histoire. Une Loi dont les progrès techniques actuels, comme la récente prétendue révolution anthropologique, nous inciteraient à croire qu'elle n'a plus la moindre importance.

Je m'obstinerai donc à rappeler quelques points de l'histoire de notre espèce qui, ai-je dit, a environ huit millions d'années d'existence.

La station debout qui a déclenché son avènement a entraîné une hécatombe du côté des femmes, lesquelles mouraient en couche en raison des déformations de leur bassin.

La sélection qui s'est ainsi opérée a porté sur deux points :

- seules ont survécu les femmes génétiquement programmées pour accoucher au terme de 9 mois de grossesse. Freud expliquait la survenue de l'œdipe en postulant que notre espèce avait dû succéder à une précédente dont les rejetons naissaient matures sexuellement
- cette raréfaction des femmes a été compensée par la suppression de l'œstrus qui caractérise le règne des mammifères. Les femmes sont devenues sexuellement accessibles en permanence.

Or, si ces deux points demeurent d'actualité, il en est un autre, biologique lui aussi, dont l'importance n'est pas assez soulignée : le nouveau-né d'aujourd'hui est tout autant immature que l'était son ancêtre et il le reste longtemps. Il suffit pour s'en convaincre de se référer à la manière dont son corps gère sa thermorégulation : dépourvu pendant longtemps de la pilosité protectrice de ses parents, il est sensible au froid au point de souffrir

éventuellement d'hypothermie, tout comme il développe rapidement une fièvre élevée s'il est trop couvert.

Sur le plan comportemental, il est autocentré et guidé exclusivement par le besoin de se nourrir qui ponctue son sommeil lourd pendant les premières semaines de sa vie.

Ce besoin impérieux témoigne de sa programmation, génétique au demeurant, sur le seul principe de plaisir qui guidera, en les radicalisant progressivement, tous ses comportements. Il dispose à cet égard d'une expressivité univoque, sous la forme de ce cri auquel nous savons son entourage réactif. Dès qu'il aura tenu sa tête et appris à collecter les impressions procurées par une meilleure collection visuelle des caractéristiques de son environnement, il se révélera encore plus autocentré et travaillé par quantité de pulsions partielles issues des appels de son corps tout neuf.

J'e dirais qu'il est en quelque sorte du "ça" à l'état pur.

Outillé de surcroît, comme je le montrerai plus loin, pour repérer qu'il n'est pas seul mais qu'il dispose d'une mère à son immédiate portée.

Cette venue au monde, identique au demeurant à celle des nouveaux-nés des autres mammifères, cette venue objectivement en couple, m'a par ailleurs permis d'émettre l'hypothèse qu'elle explique le fait que, malgré la récente évolution des mœurs de nos sociétés qui permettrait somme toute à chacun de changer de partenaire sexuel tous les jours, chacun s'évertue, paradoxalement, à chercher à faire couple.

Toujours sur le plan comportemental, mais en ce qui concerne la réaction à la maladie, la clinique d'aujourd'hui permet d'expliquer le chiffre impressionnant de la mortalité naturelle – 400 pour mille.

Jusqu'aux années 1970, on ne savait pas grand chose du nouveau-né dont je vous rappelle qu'on disait du temps de mes études qu'il souffrait d'une absence de définition. Qu'il était vécu comme un tube digestif, absorbant du lait par la bouche et restituant des selles par l'anus. Qu'on attendait empiriquement enfin qu'il émerge de cet état aux alentours du 3^{ème} mois.

On s'apercevra que ce repère du 3^{ème} mois n'est pas un effet du hasard, dans la mesure où c'est la date à laquelle son système immunitaire autonome parvient à maturité et qu'il est capable de se défendre seul contre les agressions alors qu'il avait jusque-là été protégé par les anticorps que lui avait transmis sa mère. Le fait n'est pas négligeable car on constate en clinique que dans les premières semaines, il semble indifférent à la maladie : il peut faire des méningites foudroyantes sans parfois manifester le moindre signe d'alerte – comme s'il était indifférent au maintien de sa vie. Ce qui ne sera plus le cas

quelques semaines ou jours plus tard, où il mobilisera l'intégralité de ses forces au moindre rhume. Il en irait comme si la gestation de 9 mois se prolongeait par ce sas de 3 de plus.

Je résume ce que j'ai exposé d'essentiel sur le développement et la maturation biológico-physiologique du petit enfant.

En dehors de la vitesse à laquelle elle se déroule et sur laquelle je vous ai donné mon sentiment, cette maturation, qu'on pourrait situer, comme j'ai dit que le faisaient les Grecs du côté de la *zoé*, est immuable et le demeurera certainement des centaines de millénaires voire des millions d'années. Au désespoir de ceux qui voudraient la modifier en travaillant sur l'utérus artificiel et sur la génétique.

Reste une autre maturation à prendre en considération, celle qu'on pourrait situer, comme le faisaient les mêmes Grecs du côté de la *bios*.

Celle-là, elle, n'a pas été immuable.

Elle a connu, fort tard dans l'histoire de l'espèce, un changement aux conséquences considérables et qui ne sont pas sans avoir posé et sans continuer de poser encore de nombreux problèmes.

Je m'en explique.

En vous signalant tout d'abord que, devant la difficulté que j'ai éprouvée personnellement à réfléchir sur les 8 millions d'années de l'espèce, j'ai décidé de rapporter cette durée à 24 heures, dans lesquelles notre ère chrétienne occuperait les 22 dernières secondes.

Que s'est-il passé pendant ces 24 heures ?

Pendant plus de 23 heures 30, ce fut le règne de l'animalité pure.

Ceux qui étaient nos semblables, sans toutefois exactement l'être, n'étaient mus que par deux soucis : se nourrir et satisfaire leur besoin sexuel, surtout les hommes que l'absence d'œstrus de leurs compagnes rendaient fous. Les compétitions sur ces deux points allaient jusqu'à entraîner des combats mortels. De l'union sexuelle, naissaient des enfants, immatures bien évidemment et dépendant étroitement et exclusivement des soins maternels – toutes choses qui s'observent au demeurant dans le règne animal. S'il arrivait que ces enfants venaient à gêner les mâles désireux de copuler avec leurs mères, ces derniers n'hésitaient pas à les tuer, quand d'ailleurs ils ne les tuaient pas pour le plaisir.

Un tel fait ne peut-il pas avoir laissé de profondes traces ?

Une hypothèse, me dira-t-on, qui pour être séduisante n'en demeure pas une hypothèse.

Eh bien, non ! Ce n'est pas une simple hypothèse.

Il suffit pour s'en convaincre non pas de mettre en avant la menace que le père représente dans l'inconscient de l'enfant ou la fiabilité d'ordre biologique de la communication mère-enfant, mais tout ce que nous apprend l'épigénétique.

Lamarck qu'on avait oublié à cause de Darwin avait parfaitement raison de soutenir l'hérédité de l'acquis. La chose a été démontrée et admise depuis quelques années. Or, quand un acquis est là depuis toujours et se trouve renforcé à chaque génération, ce serait une aberration de ne pas en tenir compte !

Une révolution s'est donc produite, ai-je dit, dans la seconde moitié de la 24^{ème} heure : les mâles qui s'étaient déjà constitués par commodités en hordes, ont décidé de mettre fin à l'hécatombe produite par le fait que le chef de la horde se réservait l'accès de toutes les femmes. Ce qui conduisait les frustrés à aller, au péril de leur vie, chercher des femmes ailleurs. Vous reconnaissez la version dont Freud fait usage dans *Totem et Tabou*. La version de l'anthropologie n'en est pas très éloignée. Elle fait intervenir non pas les fils, mais les chefs de hordes qui se réunissent et décident alors de l'échange des femmes entre groupes, mettant ainsi en place ce qui est connu comme la loi de l'interdit de l'inceste qui deviendra la Loi de l'espèce.

Cette Loi a une importance considérable.

D'abord parce que c'est la première, toute première loi, mise en place dans le règne du chaos et de l'anarchie. À cet égard, elle constitue le mur de soutènement de toutes les lois ultérieures jusqu'aux plus récentes.

Ensuite parce que, mise en place pour devoir être appliquée, elle témoigne de la prise de conscience de la vectorisation du temps : à côté d'un présent toujours fuyant et d'un passé menacé par l'oubli, se trouve ouvert un avenir dont l'incertitude impose un devoir de prévision. Du moins pour les hommes, les mâles, parce que leur vécu du temps, sur lequel je ne m'étendrai pas ici, est foncièrement différent du vécu féminin.

Si elle dit enfin, cette loi, que les rapports sexuels entre proches sont interdits, elle laisse entendre en sous-texte, que ce qui est proche doit être éloigné. Une disposition à laquelle les mères, qui n'ont été interrogées en aucune façon, n'étaient pas plus prêtes à souscrire qu'elles ne le sont aujourd'hui : ne rêvent-elles pas en effet de continuer à remplir leur fonction matricielle, de faire en sorte que leur enfant soit satisfait sans retard, qu'il ne "manque de rien", qu'il soit ce que les latins disent *incestus* ? Si elles entreprennent de déployer autour

de lui, comme je l'ai dit, un 'utérus virtuel extensible à l'infini', c'est au nom de cette propension même qu'elles assument leur rétivité de toujours à la Loi et qu'elles entretiennent une sourde guerre des sexes contre ces hommes qui ont délibérément décidé un jour, dans les dernières 5 minutes des 24 heures, de s'intéresser à l'enfant dont elles étaient fondées jusque-là à avoir la garde.

On aura beau tenté de les amener à changer de comportement en leur démontrant que c'est à partir de cette Loi que se sont constituées les sociétés et les civilisations, on aura beau mettre en avant ce qu'ont été les organisations sociétales, les civilisations, les codes légaux, les religions, la philosophie, elles ne parviennent tout simplement pas à en convenir.

Notre orgueil, et surtout le leur, en prend un sacré coup.

Mais, l'épigénétique, encore elle, nous démontre, à côté de leur rigueur, l'extraordinaire lenteur avec laquelle se produisent les mutations.

23h55 sur 24 de mères exclusives soumises à leur toute puissance effrayante pour elles comme pour leurs enfants, ne peuvent pas être convaincues de lâcher du lest après 5 minutes de dispositions différentes, quels que soient les résultats de la mutation qui s'est opérée !

Et ce d'autant que, non seulement on peut interroger cette mutation, mais entrevoir qu'elle devait immanquablement survenir un jour.

Nous savons en effet, nous, praticiens, que, du fait de la fiabilité de la communication mère-enfant, le discours conscient ou inconscient de la mère est transmis intégralement à son enfant par sa seule gestuelle et sans que n'intervienne aucun filtre.

Nous savons aussi que le discours conscient ou inconscient du père ne peut parvenir à l'enfant que par le biais de la mère, ainsi constituée comme un filtre d'une efficacité considérable sinon redoutable. Nous savons en effet que c'est en lui désignant son père que la mère introduit son enfant au monde symbolique. Nous savons également qu'elle a toute latitude de suspendre, à son seul gré, cette désignation et que le père ne peut strictement rien contre cette suspension.

Cela conduirait-il à conférer au filtre maternel une quelconque primauté ?

Ça paraît être le cas, mais seulement à partir de la venue au monde de l'enfant.

Je vous rappelle que la gestation n'a été possible et n'a pu être menée à bien que grâce au filtre paternel qu'est le placenta.

Il en aura été comme s'il avait fallu aux hommes 23h 55mn sur 24h pour prendre une vague conscience du rôle auquel les appelait la nature elle-même !

Je ne prendrai pas ici le temps de narrer l'histoire pourtant édifiante des pères et de la paternité. Je prendrai seulement appui sur les éléments que j'ai apportés pour, non pas justifier, mais à tout le moins expliquer, pour permettre

de les comprendre, les dispositions extrêmes que les sociétés, dès qu'elles se sont constituées, ont prises au cours de leurs histoires pour conférer aux pères la place qu'ils ont tenté d'occuper.

Ces dispositions, comme d'ailleurs bien d'autres, sont aujourd'hui jugées et condamnées à partir de nos perceptions et de nos mentalités mais sans que ne soient jamais évoquées et analysées les conditions dans lesquelles elles ont été prises.

Je sais que j'avance en terrain délicat. Notre époque n'en est pas à accepter de jeter sur le passé même récent un regard autre que celui qu'elle s'est forgé et qui, travaillé par des idéologies le plus souvent suspectes, est outrageusement polémique.

Mais je n'oublie pas que je parle à des praticiens qui utilisent des grilles théoriques pour avancer dans la résolution des problèmes qui leur sont soumis.

L'exposé très succinct des éléments de l'histoire de l'espèce n'est par ailleurs destiné qu'à expliquer les résultats de mes observations de pédiatre et d'avancer sur l'abord crucial du devenir de l'enfant.

Vous comprendrez que, ayant expliqué à ma manière la communication langagière avec le tout petit, je puisse ne pas m'y attarder. Et ce d'autant qu'on sait, depuis les années 30, que jusque vers la fin de la première année, vers 9 à 11 mois, le bébé se perçoit comme un morceau de sa mère.

Le bouleversement qui s'opère un jour, à l'âge où il est convenu de situer le stade du miroir, que Wallon a décrit dès 1927 et que Lacan a repris en 1938, est tel qu'il m'a fait écrire, comme je l'ai dit, que le petit âge est l'âge majeur de la métaphysique.

Et je n'hésite pas, pour ma part, à faire du stade du miroir l'événement le plus déterminant qui soit pour tout le reste de l'existence de l'humain.

Non pas tant parce que le bébé se perçoit alors comme lui-même et coupé de sa mère, mais en raison de tout ce qui va survenir dans les semaines et les mois qui suivent.

S'il se perçoit comme étant lui-même, il se perçoit également comme immature et de ce fait infiniment dépendant de sa mère.

Laquelle, qui qu'elle soit et quoi qu'elle fasse, ne pourra jamais satisfaire, sur le champ et à 100%, les besoins qu'il peut exprimer. Elle peut être sous la douche, descendue chercher le courrier ou occupée au téléphone au moment où son enfant l'appelle.

La réitération de ces épisodes de ratages dans la toute disponibilité attendue va amener le bébé à percevoir, même si c'est de manière brumeuse, que sa mère

peut le secourir mais pourrait tout aussi bien ne pas le faire. Elle peut donc, à sa seule guise, le faire vivre ou ne pas le faire vivre, le laisser autrement dit mourir.

Il conclut à sa toute puissance.

Une toute puissance effrayante au point qu'il va la constituer comme le pilier, le pilier central, de tout ce qu'il sera amené à construire.

Il n'est pas impossible que tout cela vous évoque Mélanie Klein. Je ne l'ai pas assez lu – j'ai bien peu lu au demeurant ! – pour vous rappeler de façon suffisamment précise la similitude de mon approche avec la sienne propre.

Le bébé, comme chacun de nous qui l'avons été, entre dans la conscience, aussi brumeuse soit-elle, de sa condition propre, en forgeant un **scénario paranoïaque**. N'est-ce pas à cela que renverrait la notion de **noyau psychotique** retrouvé dans toutes les structures ?

Ce sur quoi j'insisterais tout de même pour ma part, c'est que ce qu'enregistre le bébé, s'inscrit d'autant plus profondément en lui qu'il s'accompagne de la perception du temps dont il prend conscience, même s'il n'en intègre pas aussitôt l'écoulement ou la dimension vectorisée.

Et comment pourrait-il en être autrement quand il entre étrangement dans cette conscience du temps par le biais du futur antérieur : au bout d'un certain nombre d'épreuves toujours pénibles, il parvient en effet à se consoler parfois en retrouvant en lui la trace de ses précédentes épreuves à la fin desquelles sa mère avait fini par revenir. L'adulte qui tente de venir à son secours ne lui dit-il d'ailleurs pas : « Elle va revenir, ta maman » ?

Les quelques semaines, qui suivent le stade du miroir et qui sont difficiles à vivre pour la mère comme pour l'enfant, vont ouvrir une phase de développement absolument cruciale.

Rien n'interdit de penser que le processus que je décris et ce qu'il conditionne, tels qu'on peut les observer et les analyser aujourd'hui, devaient être déjà présents dès le début de l'histoire de l'espèce et tout au long de son déroulement.

C'est à cet égard, qu'on peut dire de la maturation du petit enfant qu'elle est lente et immuable. Parce que si rien ne vient la modifier ou tenter de le faire, cet enfant demeurera étreint par l'angoisse que génère en lui son scénario paranoïaque et s'évertuera à ne jamais se passer de l'illusoire toute puissance qu'il croit devoir dresser contre celle, effrayante, de sa mère.

C'est sur ce point que l'avènement des civilisations a modifié la donne. Parce qu'est apparue la nécessité de trouver les moyens de gérer les pulsions de

l'enfant dans un milieu de vie où elles n'avaient plus la moindre utilité puisque ce milieu a cessé d'être hostile et est devenu confortable et protecteur.

Or, que voit-on le bébé faire encore aujourd'hui entre la 1^{ère} et la 4^{ème} année ? Sinon sinon investir ses pulsions partielles, toutes logées dans son corps, et déployer ce qu'il croit être sa propre toute puissance en des comportements si capricieux que sa maman ne saura pas comment les gérer.

Ces comportements, aussi parasites qu'ils soient, continuent d'être des mécanismes de défense au sein desquels peuvent être aisément repérés un égoïsme foncier et un investissement massif du principe de plaisir. L'agressivité qui en résulte exclura toute considération pour l'autre, perçu comme menaçant et devant être réduit à néant ou tout au mieux à être asservi.

Or, de cette phase précise de la maturation du petit enfant, on ne peut pas dire qu'elle soit restée immuable.

Bien au contraire.

Car la fabrication du lien social mise en place par les civilisations a visé à sortir l'humanité de la *struggle for life* darwinienne qui a duré 23 h 55 mn sur 24.

Ces civilisations se sont essayées à mener leur projet à bien.

Elles l'ont fait, à tâtons et empiriquement, comme je l'ai déjà signalé, par le biais de différents modèles d'éducation.

Elles ont cru y être parvenues jusqu'à ce qu'elles aient dû assister, depuis environ un demi-siècle, à une régression qui, ignorant tout de la manière dont le sujet se construit, a viré à l'infantilisme pour évoluer dans ce culte à une vitesse préoccupante.

Depuis quelques générations, nos sociétés occidentales en s'adonnant à l'infantilisme ont en effet renoncé à structurer la psyché de leurs enfants et les ont laissés évoluer sur le mode pervers. Ce en quoi elles ne compromettaient pas seulement leur avenir mais elles menaçaient directement celui du lien social.

Nous savons, nous, que seuls les névrosés fabriquent du lien social.

Peut-être cela mérite-t-il d'être rappelé et expliqué ?

D'expliquer que le névrosé a refoulé et plus ou moins bien maîtrisé ses pulsions partielles.

Et qu'il l'a fait grâce à l'éducation qu'il a reçue et qui s'est opposée à l'exercice de sa toute puissance infantile, et d'autant mieux et plus efficacement qu'elle était calquée sur la dynamique biologique du développement qui fait payer toute acquisition d'une perte.

Le chemin que nous avons parcouru jusqu'à présent me permet, je l'espère, de me faire dès lors comprendre, quand j'affirme que l'éducation des enfants incombe de façon primordiale à la mère.

Ce qui est facile à comprendre dès lors qu'on garde en mémoire les avantages que lui confèrent la gestation et l'épigénétique.

La clinique, surtout psychanalytique, démontre d'ailleurs le fait.

Souvenons nous de Anna O. et de ce que Freud découvre non sans surprise avec elle. Dans la Vienne patriarcale de l'époque, Anna lui est longtemps apparue comme intimement concernée par sa relation problématique à son père. Jusqu'au moment où il a été amené à prendre acte que le personnage du père n'avait pas d'autre fonction que de protéger Anna de l'abord de la relation plus problématique encore qu'elle avait avec sa mère.

Souvenons nous de la mère du petit Hans.

Demandons-nous pourquoi Freud a accordé si peu de place à la mère de l'Homme aux loups, à celle de l'Homme aux rats, et encore moins à celle à celle du Président Schreiber ...

Nous comprendrions peut-être mieux l'hommage de Lacan à Mélanie Klein, quand il la qualifie de *géniale tripière*, et le discours qu'il tiendra dans 'Encore' en insistant sur la notion de *jouissance* qu'il nuance parfois en ajoutant *au sens notarial du terme*.

L'enfant, littéralement branché sur sa mère et essentiellement intéressé par elle, dont il partage peut-être la nostalgie du non-temps utérin et de la gratuité de ses acquisitions et gains, entendra ses consignes sans la moindre distorsion et y obéira sans rechigner dans l'espoir que son attitude lui vaudra un peu plus d'amour.

C'est au nom de cette recherche d'amour susceptible d'atténuer la terreur qu'il a de la toute puissance qu'il lui confère, qu'il acceptera de maîtriser ses pulsions et de les refouler, d'entreprendre, pour user d'un autre style, de faire advenir le *je* là où était le *ça*.

À l'échelle anthropologique, une telle évolution du côté de l'enfant pourrait faire dire de sa maturation, quand elle se fait, que loin d'être lente, elle se produirait à une vitesse stupéfiante !

Encore faudrait-il sans doute, si l'espèce ne disparaît pas, quelques dizaines de millions d'années pour que tout cela s'inscrive dans l'épigénétique de façon suffisamment efficiente pour produire des automatismes similaires à ceux qui existent au niveau biologique.

Le processus éducatif est promis au succès, dès lors que la mère assume le fait que sa gestation a pris fin et que la loi du développement aérien commande au premier chef la mise en place d'un prix à payer, de cette frustration dont le

père, sans même qu'il ait à directement intervenir, est le support, comme il est celui de tous les 'non' que reçoit l'enfant.

Ce père dont le rôle n'est pas tant de 'dire' la loi et les règles à son enfant – comme on a l'a hélas persuadé de le faire – que de lui administrer la plus importante des frustrations, celle de lui retirer la toute disponibilité de sa mère en rappelant cette dernière à sa féminité, et en lui évitant ainsi de sombrer dans le gouffre de la maternité dans lequel elle entraînerait immanquablement leur enfant.

C'est ce qui m'a fait écrire, contre le slogan 'l'enfant d'abord' qui a eu son heure de gloire pendant des dizaines d'années, mon propre slogan : 'le couple d'abord'.

Suis-je en train d'affirmer que l'éducation qui parfait la maturation du petit enfant en lui permettant de devenir plus tard un être social de qualité, serait la solution à tous les problèmes qui se rencontrent ?

J'espère que vous ne me croyez pas si naïf.

Mais l'approche que je propose de la dynamique de la famille nucléaire, permet d'aborder les troubles éventuels en interrogeant les paramètres qui ont empêché les parents d'avoir les bonnes attitudes.

On s'aperçoit alors que les parents ont souvent abordé leur condition sans avoir pu dépasser leur propre expérience d'enfant. C'est pourquoi je dis et je répète que le pédiatre que je suis ne s'est pas tant intéressé à l'enfant qui lui était conduit qu'aux enfants qu'ont été ses parents.

Mon expérience m'a conduit, je me répète, à poser que chacun n'est rien d'autre que le chaînon d'une histoire qui le prend en otage et qui lui impartit de transmettre les messages souvent déformés sinon erronés qu'elle a mis en place plusieurs générations auparavant.

Voilà qui rejoint le débat que les philosophes grecs ont entrepris dès l'époque présocratique.

Parménide soutenait qu'on ne parcourait jamais que le chemin qui avait déjà été tracé pour soi. Héraclite professait à rebours, lui, que le chemin qu'on parcourait était toujours celui qu'on traçait soi-même.

Comment départager ces deux options ? Ne faut-il pas alléger le poids de ce qui a été tracé pour permettre que se mette en place un traçage nouveau ?

La cabale hébraïque s'est elle aussi intéressée au sujet en investissant la notion de *tiqoun*, qui veut dire 'réparation'. Elle explique que lorsqu'une erreur grave se produit à une génération, il se trouvera toujours un individu, dans les générations suivantes, pour la réparer. Une particularité de la langue hébraïque fait que la signification de chaque mot est altérée par celle de ses anagrammes. Or, il se trouve que l'anagramme de *tiqoun*, *tinouq*, veut dire bébé. Il en irait

comme si la langue elle-même indiquait que tout bébé aurait un potentiel réparateur.

C'est ainsi que j'entends l'intervention de l'inconscient. Et c'est ce qui a amené un de mes patients à me qualifier un jour d'«historiopathe».

D'insister comme je le fais sur l'importance de l'éducation précoce, me conduirait-il à éluder l'importance de l'étape suivante que constitue l'œdipe.

Pas du tout.

Même si je me suis d'ailleurs laissé dire qu'en privé, Lacan allait jusqu'à soutenir qu'avec l'œdipe Freud n'avait pas rendu service à la psychanalyse

Je ne considère tout simplement pas l'œdipe comme une étape, de survenue mystérieuse, de la maturation de l'enfant. J'en fais une stratégie défensive adaptée au résultat de la phase qui l'a précédée.

Le petit garçon s'y engage d'une manière bien plus confortable que la petite fille. Il pense pouvoir mettre un terme définitif à l'épuisant combat qu'il n'a pas cessé de mener contre la toute puissance qu'il confère à sa mère en s'offrant à elle comme objet d'amour. Il renoncera à proroger son entreprise quand il sera conduit à craindre la violence de la réaction de son père. Cette crainte, qui va remplacer voire faire oublier la crainte de la mère, va conférer à cette dernière les atours de la tendresse. Il se promet alors de trouver plus tard une femme semblable à cette extraordinaire première partenaire de vie. Et il cessera d'être le «petit enfant» qu'il aura été jusque-là. Il ne se doute évidemment pas que, dans la rencontre qu'il fera, il sera de nouveau assailli par ce qui aura été laissé en suspens.

La petite fille va devoir, pour sa part, produire une véritable acrobatie en investissant son père comme l'individu susceptible de la protéger de sa mère. Mais, alors même qu'elle croyait se débarrasser ainsi de la crainte de sa mère, elle va immédiatement la voir redoubler, voire se muer en terreur. Elle vient en effet de commettre une double bévue : se détourner de sa mère comme objet d'amour et investir imprudemment l'objet d'amour de cette dernière. Elle fera en sorte de tenter de tout faire oublier en se faisant oublier elle-même – ce que vérifient les parents d'enfants des deux sexes qui expliquent combien il est plus facile d'élever les filles que les garçons. Elle passera le reste de sa vie à tenter, sans grand succès faut-il ajouter, de cette impasse. La première étape en étant son investissement d'un autre homme que son père et qu'elle choisira comme évoquant peu ou prou sa mère, comme une manière de lui dire qu'elle n'a pas déserté leur amour mutuel.

Ce qui explique que, homme ou femme, on n'épouse jamais que sa mère

Le noyau psychotique du discours que l'humain forge autour de son destin a encore des millions d'années devant lui...

Je ne pense pas plus avoir épuisé qu'avoir correctement traité le sujet que j'ai abordé. Vous voudrez bien m'en excuser : il est si vaste !